



N° 9. — 1^{re} ANNÉE

JUIN 1917

Exceptionnellement : **30 cent.**

les tablettes

T O L S T O Y

Textes de : Tolstoy (extraits), Paul Birukoff, Romain Rolland, Marcel Martinet,
Han Ryner, P.-J. Jouve, Brenn, Marguerite Jean-Debrit, Ch. Baudoin, Natacha
Rostowa, Claude Le Maguet.
Bois gravé de Frans Masereel.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.

Adresser ce qui concerne :

La Rédaction, à **CLAUDE LE MAGUET**

L'Administration, à **ALBERT LEDRAPPIER**

Case postale Jonction 13718, Genève.

Tolstoy et la révolution russe

Deux grands événements bouleversent le monde à l'heure actuelle. La guerre mondiale, atroce, stupide, dans laquelle agonise le vieux monde, et la révolution russe qui nous représente la naissance, comme toujours suivie de souffrances, d'un monde nouveau. Ces deux événements sont fatals. Le vieux monde avec son mensonge, son mépris pour la justice élémentaire, son oubli des grands principes proclamés il y a cent ans, avec sa négligence criminelle de la religion véritable, que des pontifes avides ont déformée, — ce vieux monde malade, estropié, pourri, devait mourir par une mort violente une « mort méchante » comme dit le peuple russe en désignant la mort des criminels. Aussi fatalement, comme la plante pousse au printemps à travers les feuilles mortes d'automne, devait naître un nouveau monde qui est la négation même du monde ancien. Mais pour pouvoir naître, il faut une force vitale. Qui donc l'a donnée au peuple russe ?

Il a sans doute sa propre force naturelle, car il est jeune, il est sain, ce peuple mystérieux. Mais la force naturelle est aveugle, inconsciente. Il faut la guider par des forces conscientes, par la raison et l'amour. Ces deux forces sont les propriétés des prophètes. Le peuple russe a connu beaucoup de prophètes, grands et petits. Je ne crois pas opportun de citer la longue liste des prophètes russes. Je me bornerai à n'en nommer qu'un seul, un des derniers. Je parlerai de Léon Tolstoy. J'ai eu le très grand privilège, dont je ne me sens pas digne, de le bien connaître, de vivre avec lui, de l'aimer d'une affection sans bornes, et de sentir sur moi-même les rayons vivifiants de son amitié fraternelle.

Quel était donc le rôle de ce grand homme vis-à-vis de la guerre, de la révolution ? Les esprits du monde entier sont obsédés de considérations sur ces événements qui ne leur laissent plus les moyens de penser, de discuter librement.

Tolstoy et la guerre ! Ce sont deux choses incompatibles, contradictoires. Peut-on chercher l'application des lois fondamentales sur lesquelles est basée la conception de vie de Tolstoy, peut-on les chercher là où l'on ne voit, à chaque instant, que la négation de ces lois, où les hommes ont pour but de se détruire réciproquement, de détruire l'immense travail de l'humanité. Là où tous ces crimes se font par des troupes d'hommes, par ordre d'une minorité criminelle possédant le secret de la machine infernale et changeant l'âme divine qui existe dans chaque homme en un mécanisme qui n'est plus autre chose qu'un complément ingénieux des bouches à feu, des bayonnettes, des lance-bombes et autres appareils destructeurs ? L'évidence de ces contradictions nous dispense de confronter en détail les idées de Tolstoy avec l'actualité de la guerre. Nous renvoyons nos lecteurs aux nombreuses œuvres de Tolstoy consacrées à la guerre et aux citations recueillies par notre ami Jouve dans ce fascicule des *tablettes*.

Nous voudrions consacrer quelques lignes au rôle que joua Tolstoy dans la révolution russe. Ce rôle est formidable.

La propagande des œuvres et des idées de Tolstoy commença dans la seconde moitié des années 80. Elle date donc de trente à trente-deux ans. Pendant ces trente années, le peuple russe a été travaillé par les idées tolstoyennes. Et les morts ont ressuscité, les aveugles ont commencé à voir clair et les boiteux ont couru vers un but joyeux.

Deux piliers massifs soutenaient la voûte de l'ancien régime au-dessus du peuple asservi. Quoique délivré de l'esclavage officiel, il demeurait esclave de ses propres chaînes, des habitudes, des superstitions, de cette nonchalance désespérée qui paralysait son progrès. Ces deux piliers étaient la double soumission à l'Eglise et à l'Etat, la foi dans la nécessité de se soumettre aux autorités civiles et religieuses.

Tolstoy connaissait l'âme du peuple russe. Revenu lui-même à la foi après de douloureuses recherches, il mêla son âme avec celle du peuple et il reconnut toute sa richesse ; il connut aussi ses défauts, car il possédait une faculté critique et analytique sans pareille.

Ayant perçu les qualités précieuses de l'âme populaire, Tolstoy pensa que lui, frère aîné de son peuple, il avait le devoir de lui prêter aide dans son œuvre de délivrance du joug séculaire. Avec un courage et une sincérité sans exemples, en s'accusant lui-même de tous ses défauts, il ouvrit les plaies de la vie moderne, et sa voix retentit dans le monde. En 1885 déjà, paraissait son écrit inachevé, en forme d'esquisse intitulé : *L'Eglise et l'Etat*, d'une force extrême et d'une franchise sans pareille. Dans cet article, Tolstoy nommait les ecclésiastiques : des imposteurs, et les dirigeants, soit sous une couronne impériale héréditaire, soit sous un titre présidentiel ou électoral : des brigands. Et le bandeau tomba des yeux populaires. Cette injure, jetée à la face des puissants de ce monde, n'était point un acte violent, agressif ; car la critique fut suivie de paroles de pitié pour ces imposteurs et ces brigands. Tolstoy n'a jamais fait appel à la vengeance ; il indiquait seulement la voie de la délivrance et de l'indépendance de l'homme. Chaque parole critique de Tolstoy marchait de front avec les paroles d'amour et de raison, et ainsi ces paroles forgeaient dans l'âme humaine une arme de lutte pour la liberté qui ne cherche pas de victimes, mais au contraire trouve des frères malheureux auxquels il faut prodiguer des soins charitables.

Tolstoy a ressuscité les légendes populaires, en les purifiant, en les débarrassant des agglomérats inutiles, et en leur donnant une forme poétique d'une simplicité captivante. Et le peuple vit que les idées propagées dans les œuvres de Tolstoy étaient les siennes ; c'étaient des vérités éternelles mises au jour par le grand artiste créateur.

Ces récits populaires, malgré tous les efforts de la censure, de la police et d'autres serviteurs de l'Etat, se sont répandus en centaines de millions d'exemplaires. Et le nom de Tolstoy pénétra jusqu'aux pays les plus éloignés de l'immense Etat russe.

Les œuvres religieuses libératrices de Tolstoy ont été acceptées et propagées par les dissidents, les stundistes, les molo-cans, les doukhoborts et autres. Les idées sociales ont eu leur écho dans le mouvement socialiste et lui donnèrent un caractère spécial qui se manifesta dans les événements actuels.

Les écrits révolutionnaires de Tolstoy sont nombreux. Il est impossible dans ce petit article de les citer plus ou moins complètement. Je me bornerai à exposer les principes fondamentaux d'un article qu'il écrivit devant des événements incontestablement liés à la révolution actuelle.

Pendant la révolution russe de l'année 1905-6, qui n'était qu'un épisode préliminaire des événements actuels, Tolstoy écrivit un article qu'il intitula : *La signification de la révolution russe*.

Tolstoy commence par un aperçu historique ; il démontre la perversion des hautes autorités gouvernementales qui imposent leur volonté aux peuples. Ce joug peut être supporté par les peuples jusqu'à une certaine limite, où la patience cesse et où la révolution éclate. Mais ce n'est que l'élément matériel de la révolution. L'élément moral est plus important. L'esprit de justice et de morale se développe dans les masses, indépendamment des mauvais bergers, et les devance. Le peuple prend conscience de l'infériorité morale de ses guides, se méfie d'eux ; la soumission devient désormais impossible et la révolution renverse les gouvernants. C'est ce qui arriva en Russie.

Le vieux monde est renversé, il faut tout reconstruire. Où prendre le modèle ? Les démocraties occidentales sont-elles des formes sociales meilleures qu'il faille imiter ? Tolstoy ré-

pond : « non ». Les organisations qui possèdent des armées, reconnaissent la propriété foncière, prennent aux peuples des milliards pour les budgets militaires, asservissent les ouvriers au capitalisme, sèment la démoralisation dans les masses, et sont prêtes à mener des guerres, ne peuvent servir de modèle au peuple russe. Ce n'est pas sur la lutte des classes, sur la concurrence acharnée qu'il doit baser sa nouvelle vie. Doit-il continuer à être asservi par l'industrie pour les besoins du luxe, et par la privation de la terre ? Non, c'est un péril pour lui comme pour les autres. Deux voies se présentent au peuple russe, deux tentations également dangereuses. Retomber dans l'ancien régime, ou s'engager dans la voie périlleuse de ses frères occidentaux. Tolstoy indique une troisième voie, — celle du salut. Le peuple russe, selon lui, a trois avantages sur les peuples d'occident : 1. Il est plus jeune, il peut voir les erreurs de ses prédécesseurs ; 2. Il est par excellence agriculteur, campagnard, ce qui peut le préserver de beaucoup de mal ; 3. Il conserve encore, en dépit de toutes les influences pernicieuses, une religion indépendante qui lui donne une conception du monde, qui le guide dans sa vie et détermine sa conduite.

Et c'est au nom de ces forces créatrices qu'il doit se révolter et renouveler le monde.

Tolstoy analyse la genèse de l'autorité et de la soumission. Où est l'élément qui unit l'esclave à son maître ? C'est une force connue depuis longtemps, mais étudiée récemment. C'est la suggestion, l'hypnose, qui se pratique dans les divers domaines de la vie humaine et par de nombreux procédés.

La première union entre l'autorité et le citoyen constitue une immoralité, un péché réciproque, primitif. L'autorité menace de contrainte et de mort, pour asservir un individu libre. Et cet individu, au lieu de supporter les douleurs et la mort, se soumet à l'autorité qui lui garantit le confort. L'individu, dans sa soumission au violateur, obéit donc à un instinct égoïste. De ce péché mutuel découlent tous les maux de la société actuelle. Il n'y a qu'une seule issue à cet abîme. C'est découvrir un idéal plus élevé que les relations humaines constituant l'Etat. Il faut agir selon une loi morale supérieure à ces relations temporaires.

« Vous mettez en danger la civilisation ! », crie-t-on. Tolstoy répond que la perte de cette civilisation est moins dangereuse que la continuation de cet état de choses, et il encourage le peuple russe à chercher le nouvel idéal qui puisse le délivrer du cauchemar qu'on nomme progrès et civilisation.

Ne voit-on pas, dans les exigences pacifistes si intransigeantes des extrémistes, pousser les germes des semences jetées dans le sol fertile par l'apôtre, et n'est-il pas permis de voir, dans la manifestation des paysans à Iasnaïa-Poliana, agenouillés devant le portrait du grand homme, la confirmation de notre pensée ? Nous sentons le grand esprit protéger les destinées du grand peuple.

Ne sent-on pas, au milieu des tumultes de la guerre et de la révolution, une brise douce de pitié et d'amour ? L'abolition de la peine de mort, l'amnistie, l'adoucissement des peines criminelles, le traitement humanitaire envers les bourreaux d'hier, et cette tendance continuelle inassouvable vers la paix, d'où vient tout cela si ce n'est de la voix du grand apôtre d'amour ? Il était utopiste ? Mais que fût devenue l'humanité sans ces utopies salutaires ? Le monde soi-disant civilisé se hérissé déjà contre le danger de devenir humain. S'il est probable que le noble effort d'aujourd'hui doit être étouffé encore une fois, quelque chose en restera ; l'humanité, sans le savoir, s'appuyera sur ce « quelque chose » pour continuer son progrès ; et un nouveau printemps éclairera sa vie et la guidera vers l'idéal infini.

PAUL BIRUKOFF.

Tolstoy : L'esprit libre

Dans son *Journal intime*, dont Paul Birukoff vient de faire paraître la première édition française¹, Tolstoy rêve que son moi était, dans une vie précédente, un ensemble d'êtres aimés, et que chaque vie nouvelle élargit le cercle d'amis et l'envergure de l'âme².

D'une façon générale, on peut dire qu'une grande personnalité renferme en elle plus d'une âme, et que toutes ces âmes se groupent autour de l'une d'entre elles, de même qu'une société d'amis, sur laquelle s'établit l'ascendant du plus fort.

Dans le génie de Tolstoy, il y a plus d'un homme : il y a le grand artiste, il y a le grand chrétien, il y a l'être d'instincts et de passions déchainés. Mais à mesure que la vie s'allonge et que son royaume s'étend, on voit plus nettement celui qui la gouverne : et c'est la raison libre. C'est à la raison libre que je veux ici rendre hommage. Car c'est d'elle, aujourd'hui, que nous avons tous besoin.

De toutes les autres forces, — à quelque degré si rare qu'elles soient en Tolstoy — notre époque ne manque pas. Elle regorge de passions et d'héroïsme ; elle n'est pas pauvre en art ; la flamme religieuse même ne lui est pas refusée. Au vaste incendie des peuples, Dieu — tous les Dieux — ont apporté leur torche. Le Christ même. Il n'est pas de pays belligérant ou neutre (y compris les deux Suisse, allemande et romande), qui n'ait trouvé dans l'Evangile des armes pour maudire ou pour tuer.

Mais ce qui est aujourd'hui plus rare que l'héroïsme, plus rare que la beauté, plus rare que la sainteté, c'est une conscience libre. Libre de toute contrainte, libre de tout préjugé, libre de toute idole, de tout dogme de classe, de caste, de nation, de toute religion. Une âme qui ait le courage et la sincérité de regarder avec ses yeux, d'aimer avec son cœur, de juger avec sa raison, de n'être pas une ombre, — d'être un homme.

Cet exemple, Tolstoy le donna, au suprême degré. Il fut libre. Toujours il regarda les choses et les hommes, de ses yeux d'aigle, droit en face, sans cligner. Ses affections même ne portèrent pas atteinte à son libre jugement. Et rien ne le montre mieux que son indépendance à l'égard de celui qu'il estima le plus, — le Christ. Ce grand chrétien ne l'est point par obéissance au Christ ; cet homme qui consacra une partie de sa vie à étudier, expliquer, répandre l'Evangile, n'a jamais dit : « Cela est vrai, parce que l'Evangile l'a dit. » Mais : l'Evangile est vrai parce qu'il a dit cela. » Et cela, c'est vous-même, c'est votre raison libre, qui êtes juge de sa vérité.

Dans un texte peu connu, et, je crois, encore inédit, — le « *Récit fait par le paysan Michel Novicov d'une nuit passée à Iasnaïa Poliana, le 21 octobre 1910* », (huit jours avant que Tolstoy ne s'enfuit de la maison familiale) — Tolstoy cause, chez lui, avec quelques paysans. Parmi eux, deux jeunes gens du village qui venaient de recevoir l'ordre de se présenter au bureau de recrutement. On discute sur le service militaire. L'un des jeunes gens, qui était social-démocrate, dit qu'il servira, non pas le trône et l'autel, mais l'Etat et la nation. (Déjà !... Tolstoy, comme on le voit, eut la bonne fortune de connaître, avant de mourir, les « social-patriotes », ou « l'art de retourner sa veste »...) Les assistants protestent. Tolstoy demande où commence, où finit l'Etat, et dit que la terre entière est sa patrie. L'autre jeune homme cite des textes de la Bible, qui défendent de tuer. Mais Tolstoy n'est pas plus satisfait : il y a des textes pour tout !

« Ce n'est pas, dit-il, parce que Moïse ou le Christ ont défendu de faire du mal au prochain ou à soi-même que

¹ Genève, J.-H. Jeheber éditeur, 28, rue du Marché.

² 7 décembre 1895.

l'homme doit s'en abstenir. C'est parce qu'il est contre la nature de l'homme de se faire ce mal, ou de le faire au prochain, — je dis de l'homme, je ne dis pas de la bête, prenez-y garde !... C'est en toi-même qu'il te faut trouver Dieu, afin qu'il règle tes actions et qu'il te fasse voir ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Mais tant que nous nous laisserons guider par une autorité extérieure, Moïse et le Christ pour l'un, Mahomet ou le socialiste Marx pour un autre, nous ne cesserons d'être les ennemis les uns des autres. »

Je tenais à faire entendre ces puissantes paroles. Le pire mal dont souffre le monde est, je l'ai dit maintes fois, non la force des méchants, mais la faiblesse des meilleurs. Et cette faiblesse a en grande partie sa source dans la paresse de volonté, dans la peur de jugement personnel, dans la timidité morale. Les plus hardis sont trop heureux, à peine dégagés de leurs chaînes, de se rejeter dans d'autres ; on ne les délivre d'une superstition sociale que pour les voir, d'eux-mêmes, s'atteler au char d'une superstition nouvelle. N'avoir plus à penser par soi-même, se laisser diriger... Cette abdication, c'est le noyau de tout le mal. Le devoir de chacun est de ne point s'en remettre à d'autres, fût-ce aux meilleurs, aux plus sûrs, aux plus aimés, du soin de décider pour lui ce qui est bien ou mal, mais de le chercher lui-même, de le chercher toute sa vie, s'il le faut, avec une patience acharnée. Mieux vaut une demi-vérité, qu'on a conquise soi-même, qu'une vérité entière, qu'on a apprise d'autres, par cœur, comme un perroquet. Car une telle vérité que l'on adopte les yeux fermés, une vérité par soumission, une vérité par complaisance, une vérité par servilité, — une telle vérité n'est qu'un mensonge.

Homme, redresse-toi ! Ouvre les yeux, regarde ! N'aie pas peur ! Le peu de vérité que tu gagnes par toi-même est ta plus sûre lumière. L'essentiel n'est pas d'amasser une grosse science, mais, petite ou grosse, qu'elle soit tienne, et nourrie de ton sang, et fille de ton libre effort. La liberté de l'esprit, c'est le suprême trésor.

Hommes libres, jamais notre nombre ne fut grand, au cours des siècles ; et peut-être diminuera-t-il encore, avec le flux qui monte de ces mentalités de troupeaux. N'importe ! Pour ces multitudes mêmes, qui s'abandonnent à l'ivresse paresseuse des passions collectives, nous devons conserver intacte la flamme de liberté. Cherchons la vérité partout, et cueillons-la partout où nous en trouverons ou la fleur ou la graine ! Et semons-la aux vents ! D'où qu'elle vienne, où qu'elle aille, elle saura bien pousser. Le bon terroir des âmes ne manque pas, dans l'univers. Mais il faut qu'elles soient libres. Il faut que nous sachions ne pas être asservis même par ceux que nous admirons. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à des hommes comme Tolstoy, c'est d'être libres, comme lui.

1^{er} mai 1917.

ROMAIN ROLLAND.

Dans ce printemps sanglant...

Je me souviens du printemps de 1915 ; il nous faisait horreur. Nous restions si faibles devant le triomphe de la mort, devant l'immense évanouissement de tout amour, que nous nous révoltions avec des cœurs d'enfants contre la sérénité de la terre éternelle. Le printemps de 1915 ! La fête de la nature réveillée, et plus encore que sa joie, la tranquillité de sa renaissance, nous les avons détestées comme des blasphèmes ; dans le monde plein de nuit, nous avions beau nous raidir, toute notre protestation était de ne point participer aux communs reniements, de pleurer et de maudire ; croire c'est espérer, nous ne pouvions plus croire ; nous gardions bien au plus profond de nous une petite lumière secrète d'espérance,

mais nous acceptions que l'entr'égorgement des hommes, la faillite de la civilisation et jusqu'aux reniements, que tout cela fût fatal, nous acceptions que l'ironique et calme victoire de la dévastation universelle (elle était la seule victorieuse, au milieu de tant de victimes) fût la Fatalité même, et l'autre Fatalité, non moins inexorable, celle de la vie qui refleurissait dans les ruines, nous n'étions plus sûrs qu'elle fût la plus forte, elle ne nous semblait qu'une complice. Je pense que tous ceux qui alors conservèrent une conscience, et ceux surtout qui avaient le plus ardemment aimé la vie, regretterent de n'être pas morts avant le deux août 1914. Et la vie renaissait...

Et voici qu'elle renaît, dans ce troisième printemps de sang. Et même en ces années où il n'y avait pas la guerre, nous ne retrouvons aucun printemps plus beau, plus éclatant, plus enivrant. Après tant de froid et de gris, en huit jours il était là tout entier avec tous ses bariolages, le bleu du ciel, la lumière, les tendres verts, et les fleurs des arbres fruitiers... Et en ce temps-là une dizaine d'hommes, assis, installés devant une table, fabriquaient du fond d'une chambre leur « offensive de printemps », la nouvelle station du chemin de la misère et des supplices où des milliers de jeunes gens, face à ce jeune soleil, ont été crucifiés.

Ce troisième printemps de la guerre, comme il nous prend ! Sa sérénité et sa joie, combien nous comprenons aujourd'hui ces choses grandes, et bonnes, et fraternelles ! Oui, voilà la Fatalité de la nature, une fatalité de fécondité, de création, de réparation perpétuelle ; et ce qu'il y a d'insensible dans cette fatalité, cela aussi nous l'acceptons, cette insensibilité n'est pas cruelle.

La fatalité de la nature, cette loi-là n'est pas cruelle. La cruauté, elle est dans le mensonge des lois humaines et de leur fausse fatalité. Cette fatalité de la destruction est une excuse pour les cœurs lâches qui désespèrent, l'excuse des responsables. L'inconscient maître des hommes, c'est trop commode ; il y a des responsables. Nous savons que l'homme a une conscience et porte en elle la responsabilité de ses actes.

Et la condamnation des hommes, la condamnation de la guerre, elle est tout entière dans cette tige d'herbe, dans cette fleur de marronnier que m'apporte le vent.

* * *

Tolstoy ! Dans la minute où j'écris ton nom chantent tous les oiseaux du soir.

Tolstoy ! Dans le premier printemps de la guerre tu ne nous as servi qu'à pleurer plus amèrement. Et aujourd'hui nous espérons en toi, Tolstoy !

Dans ton ombre, grand vieil arbre plein de feuilles et d'oiseaux, de tous les points du monde nous voilà rassemblés pour apprendre avec toi l'homme, l'honneur et la loi de l'homme, l'individu de la fraternité.

* * *

Tolstoy ! Il n'y a pas que les Calibans et les Hervés de presse, de tribune et de Sorbonne pour rire de toi.

Mais avec eux nos socialistes scientifiques, dont la science est le dernier cri de la science d'il y a cinquante ans, dont le socialisme est un ciel depuis le même temps nettoyé de ces grues métaphysiques : la liberté, la justice et l'amour ; avec eux nos révolutionnaires, qui ont accompli de bien belles révolutions sociales dans leurs encriers, et, au jour de l'épreuve, dans la vie, pour la damnation et la mort de millions d'hommes, de bien belles Unions Sacrées avec les souteneurs de la conservation sociale...

Ceux-là aussi te regardent de côté et se rengorgent : nous ne sommes pas tolstoyens ! Et ils sourient sans t'en vouloir, avec seulement un peu de mépris.

Lorsqu'à l'orient de l'Europe se ralluma la grande aurore. Après trois ans de nuit morale, un moment traversée par

notre secrète lumière de Zimmerwald, Zimmerwald où ces révolutionnaires et ces socialistes scientifiques se défendaient d'aller, l'immense Révolution russe rétablissait publiquement la vérité entre les gouvernements et les peuples, et réveillait notre espérance. Ils ne cherchaient pas à leur faiblesse, les hommes qui faisaient cette révolution, d'excuses dans l'Inconscient, la Fatalité et les Lois : ils croyaient et agissaient.

Et les milliers de ces hommes, ouvriers, paysans, qui s'en allèrent vers Iasnaïa-Poliana pour te rendre hommage, ô Père, quelle émotion sacrée nous a empoignés, nous tes enfants de France, quand on nous a laissé connaître leur pèlerinage ! Ces hommes-là n'étaient pas des esprits forts, mais la Révolution ils l'avaient faite ; c'est que leur tête était plus solide que celle de nos beaux parleurs, parce que leur cœur croyait : c'est pourquoi leur main aussi était forte.

* * *

Socrate. — *Mais quoi, est-il permis de faire du mal à quelqu'un, ou ne l'est-il pas ?*

Criton. — *Non assurément, Socrate.*

Socrate. — *Car faire du mal, ou être injuste, c'est la même chose.*

Criton. — *Sans doute.*

Socrate. — *Ainsi donc c'est une obligation sacrée de ne jamais rendre injustice pour injustice, ni mal pour mal. Mais prends garde, Criton, qu'en m'accordant ce principe tu ne te fasses illusion sur ta véritable opinion ; car je sais qu'il y a très peu de personnes qui l'admettent, et qu'il y en aura toujours très peu. Or, aussitôt qu'on est divisé sur ce point, il est impossible de s'entendre sur le reste.*

Dans ces lignes du Criton que me rappelle l'ami de Bretagne, c'est toi que je retrouve, Tolstoy. De Socrate à Tolstoy, c'est la légende éternelle des Héros, qui ne sont rien, qui toujours sont bafoués et vaincus, et qui mènent le monde.

Il y en aura toujours très peu... Il y en a eu beaucoup qui n'avaient pas assez de courage (car c'est de cela qu'il s'agit autant que de l'intelligence) pour comprendre les paroles qu'ils prononçaient, dont les actes ont au jour de l'épreuve renié les paroles, et qui dans l'obscur conscience de ce reniement auront agi avec cette indifférence désenchantée et accablée dont meurt le monde.

Il y en aura toujours très peu qui, ayant accueilli une pensée et une croyance, les auront acceptées dans leurs racines et dans leurs fruits, et qui ne trouveront plus en eux assez d'accommodements, assez d'hypocrisie pour se refuser à accomplir jusqu'au bout cette croyance et cette pensée. Ce courage dans l'intelligence qui, à travers la diversité des doctrines, unit les Héros, il n'en est point, parmi les grands vivants de l'histoire des hommes, qui ait fait plus que Tolstoy pour nous forcer à le tenter.

O Individu, unique levain de la doctrine, plus encore que cette fraternité sans frontières qui en est la pâte féconde, c'est toi que je salue aujourd'hui. Toi qui rejoins toujours les instincts profonds dormant dans la masse déshéritée, toi qui atteins toujours le large fleuve souterrain où roulent toutes les possibilités de résignation et de révolte.

Individu ! Toi contre qui s'est déchaînée la malédiction de notre sombre époque ! Toi qui la sauveras, qui as déjà commencé de la sauver.

Je t'ai salué aussi, notre Zimmerwald. Mais tu es né à la flamme fidèle de Karl Liebknecht, de Romain Rolland, de Pierre Monatte, de tous ceux qui avaient rallumé la conscience de leurs peuples. Et toi, libération de la Russie, qui avais déjà vécu dans le cœur de Tolstoy.

Il y en aura toujours très peu... Mais dans leur cœur bat le cœur même des peuples, et, en ce troisième printemps où avorte la tuerie, où le sang se perd dans la boue, nous comprenons qu'ils sauvent le monde.

Mai 1917.

MARCEL MARTINET.

Rêverie

Une légende prétend nous faire connaître les dernières paroles du Bouddha. Assis sous l'arbre sacré, il dit, à peu près, aux disciples émus et éblouis :

— Voici que, pendant des années, vous avez entendu sortir de mes lèvres la parole de paix et d'amour. Demain, plongé aux profondeurs du Nirvâna, immobile, absorbé en moi-même, je chercherai, afin de vous la rapporter plus tard, la parole de science. Jusqu'à mon retour, préparez le terrain à recevoir la semence nouvelle. Elle serait poison, si elle levait dans des cœurs tels que ceux d'aujourd'hui. Il faut auparavant que l'homme ait compris jusqu'à la pratique le premier verbe : « Aimez-vous les uns les autres. » Enseignez donc ce que je vous ai enseigné. Quand un homme sera fou et superficiel au point de se déclarer l'ennemi d'un homme, guérissez-le de sa folie et apprenez-lui à regarder profondément les deux âmes qu'il croit hostiles : il verra que son prétendu ennemi est lui-même ; il verra qu'il est l'être même qu'il s'imaginait haïr. Il saura que nulle vie ne lui est étrangère et qu'il n'est étranger à nulle vie. Devant chaque être, il répètera amoureusement : « Je suis cela ! » Un temps passera avant que tous les cœurs soient éclairés et remués par cette première vérité. Alors je reviendrai sur la terre que vous aurez rendue fraternelle. A l'homme, désormais incapable de mésuser de sa puissance, je donnerai la science qui le fera maître de la nature et vainqueur de la mort. Mais, si une science prématurée était accordée à des êtres qui ne seraient point délivrés des ténèbres de la haine, cette science ne serait-elle point, dans les ténèbres du cœur, un moyen d'appauvrir et d'enlaidir la nature ? Ne serait-elle point, entre les mains de ces fous haineux, l'arme du suicide ?...

Ma rêverie prolonge la légende...

...Trois fois, le Bouddha a tenté de tenir sa promesse. Il est revenu dans un bourg de Galilée et il s'est appelé Jésus. Il est revenu dans une aimable ville d'Italie, et il s'est appelé François d'Assise. Il est revenu parmi les neiges moscovites, et il s'est appelé Tolstoy.

Chacune de ses réincarnations fut chute, déception et crucifiement. Toujours il trouva des parias et des tyrans ; toujours il trouva dans les cœurs dureté despotique et méchanceté sournoise ; toujours il trouva que les hommes se battaient dans les ténèbres, et leur paix querelleuse était préparation à de plus terribles combats.

Le spectacle était particulièrement affreux qui attendait sa dernière visite. Un anté-christ était venu, qui avait ouvert la période des grandes guerres. Les rois ne heurtaient plus, comme jadis, quelques champions bardés de fer ; ils choquaient les uns contre les autres les peuples meurtris. Et l'homme, glorieux d'avoir conquis quelques misérables bribes de science, les utilisait à détruire la vie et à détruire les moyens de la vie.

Chaque fois, le Bouddha comprit que la parole de science serait pour l'aveugle humanité la parole de mort et l'arme du suicide cosmique. Chaque fois, il enfonça au plus secret de son inconscient la lumière en flamme qui eût détruit l'univers. Chaque fois, il recommença à prêcher le verbe qui doit, premier, être efficace ; il répéta, toute une existence, la parole de paix et d'amour...

...Si un jour le verbe quatre fois proclamé est enfin entendu par un assez grand nombre de cœurs ; si la bonne nouvelle de la non-résistance au mal triomphe en plusieurs : la violence, ne se heurtant plus à la violence, se perdra dans le vide, élan fou qui, ne rencontrant nul obstacle, ne parvient plus à trouver un but. Alors le Bouddha reviendra prononcer la seconde parole. Il donnera la science de l'immortalité à ceux dont la vie ne sera plus destructrice ; il donnera la science toute-puissante à ceux qui ne sauront plus faire que le bien...

HAN RYNER.

TOLSTOY contre la société

Nous avons réuni des textes extraits de l'œuvre religieuse et sociale de Tolstoy sur les sujets : Guerre, Patrie, Etat, Révolution.

L'importance de ces sujets nous ordonnait de leur attribuer la première place. Aussi ce travail expose-t-il plutôt la partie négative de la pensée tolstoïenne en face du monde moderne, sans développer dans la même proportion la partie constructive de la pensée, la conception de la vie religieuse, morale, sociale, basée sur le principe d'amour. — Cette partie fondamentale est seulement esquissée au début.

Ceci tend donc à donner un important aspect de la figure de Tolstoy, mais non la figure entière.

Ce travail est forcément partiel ; l'étendue des écrits de Tolstoy, sur les sujets que nous envisageons, est considérable. Et nous avons dû parfois resserrer un peu les textes. D'autre part, l'état actuel de l'édition de Tolstoy, tant en Russie qu'en Europe, autorise à dire que Tolstoy, en tant que penseur religieux et social, n'est encore connu que dans ses grandes lignes. Si nous avons l'essentiel de sa pensée, de vastes richesses restent encore à découvrir¹.

Mais la pensée de Tolstoy est si claire, si impérative, qu'elle peut se faire entendre dans un petit nombre de textes et malgré toutes les imperfections de traduction. Du reste, l'ensemble que nous présentons a été revu et corrigé par Paul Birukoff, ami et biographe de Tolstoy.

P.-J. J.

PENSÉE RELIGIEUSE, MORALE ET SOCIALE.

Je crois en Dieu, qui est pour moi l'Esprit, l'Amour, le Principe de tout. Je crois qu'il est en moi, comme je suis en lui. Je crois que la volonté de Dieu n'a jamais été plus clairement exprimée que dans la doctrine de l'homme Christ; mais on ne peut considérer Christ comme Dieu et lui adresser des prières, sans commettre le plus grand des sacrilèges. Je crois que le vrai bonheur de l'homme consiste en l'accomplissement de la volonté de Dieu; je crois que la volonté de Dieu est que tout homme aime ses semblables et agisse toujours envers eux comme il voudrait qu'ils agissent envers lui... Je crois que le sens de la vie, pour chacun de nous, est seulement d'accroître l'amour en lui, je crois que ce développement de notre puissance d'aimer nous vaudra, dans cette vie, un bonheur qui grandira chaque jour, et dans l'autre monde, une félicité plus parfaite²; je crois que cet accroissement de l'amour contribuera, plus que toute autre force, à fonder sur terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire à remplacer une organisation de la vie où la division, le mensonge et la violence sont tout-puissants, par un ordre nouveau où règneront la concorde, la vérité et la fraternité.

Réponse au Synode qui l'excommuniait. 1901.

Tout ce que l'homme sait, il le connaît au moyen de la raison et non pas de la foi... La vraie vie ne commence qu'au moment où se manifeste la raison. La seule vie véritable est la vie de la raison.

De la vie. 1887.

L'amour est la seule activité raisonnable de l'homme, l'amour est l'état de l'âme le plus rationnel et le plus lumineux. Tout ce dont il a besoin, c'est que rien ne lui cache le soleil de la raison, qui seul le fait croître... L'amour est le bien réel, le bien suprême, qui résout toutes les contradictions de la vie, qui non seulement fait disparaître l'épouvante de la mort, mais pousse l'homme à se sacrifier aux autres : car il n'y a pas d'autre amour que celui qui donne sa vie

¹ Voir la notice bibliographique *in fine*.

² La pensée de Tolstoy a présenté des évolutions sur la question de la vie éternelle. Dans *Ma religion* (1883) il la conçoit différemment : « Jésus oppose à la vie personnelle, non pas la vie d'outre-tombe, mais la vie commune qui se fonde avec la vie présente, passée et future de toute l'humanité. »

pour ceux qu'on aime; l'amour n'est digne de ce nom que lorsqu'il est un sacrifice de soi-même. Aussi le véritable amour n'est-il réalisable que lorsque l'homme comprend qu'il lui est impossible d'acquiescer le bonheur individuel. C'est alors que tous les sucs de sa vie viennent alimenter la noble greffe de l'amour véritable; et cette greffe emprunte pour sa croissance toute sa vigueur au tronc de cet arbre sauvage, l'individualité animale...

De la vie. 1887. XXII-XXV.

Une seule tâche nous est donnée : vivre dans l'amour avec nos frères. Le renoncement est nécessaire...

Journal intime. 1898. 265.

L'épreuve du véritable amour est l'amour envers ses ennemis. C'est seulement au moment où tu aimes des hommes déplaisants et ennemis que tu possèdes le véritable amour.

Cycle de lectures (pour le 15 mars). 1906.

Ces paroles : « Ne résistez pas au mal ou au méchant », comprises dans leur signification exacte, furent véritablement pour moi la clef qui m'ouvrit tout.

... Quand je vis clair dans ces mots, ma conception de l'enseignement de Jésus changea du tout au tout, et je fus consterné, non de ne pas l'avoir compris, mais de l'avoir si étrangement compris jusque là.

Je savais et nous savons tous que la vraie signification de l'enseignement de Jésus se trouve dans l'amour du prochain. Dire : « Présenter la joue, aimer ses ennemis », c'est exprimer l'essence même du christianisme... Mais pourquoi ne comprenais-je pas ces simples paroles? Pourquoi y cherchais-je je ne sais quel sens allégorique? Ne résiste pas au méchant veut dire : ne résiste jamais, c'est à dire n'oppose jamais la violence, autrement dit : ne commets jamais un acte contraire à l'amour. Et si, profitant de cela, on t'insulte, supporte l'insulte et, malgré tout, n'aie jamais recours à la violence.

Jésus l'a dit en paroles si claires et si simples qu'il est impossible de le dire plus clairement.

Comment pourrais-je dire du commandement de Dieu, si simple et si clair, qu'il m'est impossible de le pratiquer sans le secours d'une force surnaturelle? Comment pourrais-je parler ainsi, alors que je n'ai même pas fait le moindre effort pour lui obéir?

... Depuis mon enfance jusqu'à l'âge viril, on m'a appris à vénérer ce qui est en contradiction flagrante avec la loi de Jésus : riposter à l'agresseur, se venger par la violence pour offenses contre ma personne, ma famille et mon peuple. Non seulement on ne blâmait pas cela, mais on m'habitua à considérer que tout cela était bien et point contraire à la loi de Jésus.

Tout ce qui m'entoure : ma sécurité et celle de ma famille, ma propriété, tout cela reposait donc sur la loi reprouvée par Jésus, sur la loi : « Dent pour dent ».

... Je compris alors ce qui avait fait naître mon erreur. Elle provenait du fait que je confessais Jésus *en parole* et que je le reniais en fait.

La proposition : « Ne résistez pas au méchant » est le centre de l'enseignement chrétien; seulement elle n'est pas une simple sentence, mais une règle dont la pratique est obligatoire.

Reconnaître cette proposition comme une sentence impossible à pratiquer sans secours surnaturel, c'est supprimer tout l'enseignement.

Ma religion. 1883. II. 14-21.

L'enseignement chrétien n'a pas seulement montré que la vengeance n'est ni utile ni sensée, parce qu'elle ne fait qu'accroître le mal; il a indiqué de plus la non-résistance au mal par la violence comme unique moyen d'atteindre la véritable liberté si naturelle à l'homme. Il a montré que du moment où l'homme entrait en lutte contre la violence, il s'aliénait lui-même sa liberté; en effet, en admettant l'emploi par lui de la force brutale, il admettait par ce fait même la légitimité de son emploi contre lui-même...

La fin d'un monde. 1906. V. 157.

La loi de non-résistance au mal [par la violence] est la clef de voûte de tout l'édifice. Admettre la loi de l'aide mutuelle en méconnaissant le précepte de la non-résistance, c'est construire la voûte sans la sceller dans sa partie centrale.

La fin d'un monde. 1906. IV. 154.

On confond « Ne t'oppose pas au mal par le mal » avec « Ne t'oppose pas au mal » c'est-à-dire avec : « Sois indifférent au mal »... Au lieu que la lutte contre le mal est le seul objet du christianisme

et que le commandement de la non-résistance au mal est donné comme le moyen de lutte le plus efficace.

Correspondance inédite. 1890.

Le règne de Dieu sur la terre, c'est la paix de tous les hommes entre eux... La paix entre les hommes est le plus grand bien sur la terre qui soit à la portée de tous.

Tout l'enseignement de Jésus n'a qu'un but : donner le règne de Dieu aux hommes, — la paix.

Voici que les cinq commandements, [du Sermon sur la Montagne] donnent, en effet, la paix au monde. Ils n'ont tous que ce but unique : la paix parmi les hommes. Il suffit que les hommes aient foi dans l'enseignement de Jésus, qu'ils le mettent en pratique, pour que la paix règne sur la terre, non pas cette paix qui est l'œuvre des hommes, partielle, précaire, à la merci du hasard, mais la paix générale, inviolable, éternelle.

Que les hommes s'abstiennent de pratiquer un de ces commandements, — la paix sera violée. Que les hommes pratiquent tous ces commandements, et le règne de la paix s'établira sur la terre.

Ma religion. 1883. VI. 110-112.

On dit à tort que l'enseignement chrétien concerne le salut personnel seul, mais ne concerne pas les questions d'Etat.

Ce n'est que l'affirmation d'un mensonge évident qui tombe de lui-même à la première réflexion sérieuse... Je dois choisir. Pas un homme n'échappe à ce dilemme... Mon existence particulière est enchevêtrée dans celle de l'Etat, et l'existence sociale, organisée par l'Etat, exige de moi une activité antichrétienne, directement contraire aux commandements de Jésus.

Ma religion. 1883. III. 25-26.

Résumé du dernier chapitre (XII) de *Ma religion*¹

(En quoi consiste ma foi) 1883.

Tolstoy dit qu'il croit que l'enseignement de Jésus donne le vrai bien à tous les hommes, que l'accomplissement de cet enseignement est possible, facile et joyeux (p. 247). Le bien, c'est l'union avec tous les hommes (248). Ce bien n'est pas seulement un idéal, mais un état naturel d'union que nous détruisons nous-mêmes par des mensonges et des chimères (248). Tolstoy dit que sa religion consiste en cela qu'il ne peut plus faire ce qui détruit son bien (249).

Au point de vue social, il conclut en affirmant qu'un vrai chrétien ne peut pas prêter serment (254), ne peut acquérir de propriété (257), ne peut avoir recours à la force sous quelque forme que ce soit, pour se défendre ou pour défendre un autre homme, ne peut prendre part à aucun acte du pouvoir qui a pour but la défense des hommes et de leur propriété par la violence (257), ne peut faire partie d'un tribunal ni assumer une autorité (257), ne peut reconnaître ni Etats ni peuples (259), et pas davantage la grossière imposture appelée patriotisme et amour de la patrie (258); il ne peut prendre part à aucun différend entre peuples ou Etats (259), ne peut coopérer à rien de ce qui est basé sur la division des Etats, comme les impôts et les armements, ne peut faire le service militaire (259); il ne peut participer à aucune violence, guerre ou révolution (260-61-62-64).

Un vrai chrétien, non seulement ne peut accomplir toutes ces actions, mais il ne peut approuver les autres de les faire; et si cela lui attire des souffrances et des persécutions, il n'a qu'à les supporter afin de témoigner de la vérité devant ceux qui ne la connaissent pas (262-63).

Les églises ne sont pas des institutions qui ont à leur base un principe chrétien, même quelque peu dévié de la voie droite, comme le pensent nombre de personnes. Les églises, comme sociétés affirmant leur infaillibilité, sont des institutions antichrétiennes... Toute église est directement opposée à l'enseignement du Christ. Ce n'est pas sans motif que Voltaire l'a appelée l'infâme... Non seulement il n'y a rien de commun entre les églises et le christianisme, sauf le nom, mais leurs principes sont absolument opposés et hostiles. Les unes représentent l'orgueil, la violence, la sanction arbitraire, l'immobilité et la mort; l'autre, l'humilité, la pénitence, la soumission, le mouvement et la vie.

Le salut est en vous. 1893. III. 73.

Je suis arrivé à cette conviction que la doctrine de l'Eglise est, théoriquement, un mensonge astucieux et nuisible; pratiquement, un

composé de superstitions grossières et de sorcelleries, sous lequel disparaît absolument le sens de l'enseignement chrétien.

Réponse au synode. 1901. 5.

La doctrine de Jésus n'est pour moi qu'une des belles doctrines religieuses que nous avons reçues de l'antiquité égyptienne, juive, hindoue, chinoise, grecque. Les deux grands principes de Jésus : l'amour de Dieu, c'est-à-dire de la perfection absolue, et l'amour du prochain, c'est-à-dire de tous les hommes sans aucune distinction, ont été prêchés par tous les sages du monde... La vérité religieuse et morale est partout et toujours la même... Si j'ai été particulièrement intéressé par la doctrine de Jésus, c'est : 1° parce que je suis né et que j'ai vécu parmi les chrétiens; 2° parce que j'ai trouvé une grande jouissance d'esprit à dégager la pure doctrine des surprenantes falsifications opérées par les Eglises.

Lettre à J. Styka. 1909.

SUR LA GUERRE. LA GUERRE ET L'ETAT. MILITARISME. SERVICE MILITAIRE.

Ainsi se confirma pour moi le sens simple, clair, important et pratique des paroles de Jésus [Vous avez appris : vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; mais moi je vous dis : aimez vos ennemis.] « Ne point faire de différence entre compatriotes et étrangers et s'abstenir de tout ce qui en résulte : de l'hostilité envers les étrangers, des guerres, de toute participation à la guerre, de tous préparatifs de guerre; mais établir avec tous, de quelque nationalité qu'ils soient, les mêmes rapports qu'avec ses compatriotes. »

Ma religion. 1883. VI. 103.

Jésus ne pouvait se figurer que des hommes ayant foi dans sa doctrine d'humilité, d'amour, de fraternité pussent jamais avec calme et préméditation, organiser le meurtre de frères.

Jésus ne pouvait se figurer cela; c'est pourquoi il n'a pas pu défendre la guerre à un chrétien... Aucun des apôtres n'a pu se figurer qu'il fallût défendre à un chrétien ce genre de meurtre qu'on appelle la guerre, ni aucun disciple de Jésus des premiers siècles du christianisme. Voici par exemple ce que dit Origène dans sa réponse à Celse, ch. LXIII : « ... Il est vrai nous ne servons pas sous les drapeaux de l'empereur, — et nous ne servirons pas, quand même il nous y forcerait. »

C'est ainsi qu'envisageaient la guerre les chrétiens des premiers siècles, et tel était le langage que leurs maîtres adressaient aux puissants du monde, à une époque où les martyrs périsaient par centaines et par milliers pour avoir confessé la religion de Jésus-Christ.

Et maintenant la question de savoir s'il peut ou non aller à la guerre n'est-elle pas résolue d'avance pour un chrétien?

Ma religion. 1883. VI. 104-106.

Je sais maintenant que mon union avec les autres hommes ne peut pas être rompue par la ligne d'une frontière ou le décret d'un gouvernement qui décide que j'appartiens à tel ou tel peuple. Je sais maintenant que tous les hommes sont partout frères et égaux...

Je ne puis reconnaître ni Etats ni peuples; je ne puis plus prendre part à aucun différend entre peuples ou Etats...

Je ne puis pas coopérer à toutes ces affaires, qui sont basées sur la division des Etats, — les douanes, les impôts, la fabrication des armes et des projectiles, ou à une action quelconque ayant pour but les armements, le service militaire, à plus forte raison les guerres, et je ne puis pas contribuer à ce que les autres le fassent.

J'ai compris en quoi consiste mon vrai bien, j'ai foi en cela; par conséquent, je ne puis pas faire ce qui, indubitablement, me prive de mon vrai bien.

Arrive l'ennemi : des Allemands, des Turcs, des sauvages, — et si vous ne leur faites pas la guerre, ils vous extermineront ! entends-je dire.

Cela n'est pas vrai. S'il y avait une société chrétienne d'hommes ne faisant de mal à personne et donnant tout le superflu de leur travail aux autres, il n'y aurait pas d'ennemis, — d'Allemands, de Turcs, ou de sauvages, — pour tuer ou tourmenter de pareils hommes. Ils prendraient tout ce que leur auraient abandonné volontairement ces hommes, pour lesquels il n'y a pas de différence entre le Russe, le Turc et le sauvage. Mais si ces chrétiens se trouvent au milieu de sociétés non chrétiennes qui se défendent les armes à la main, et que ces chrétiens soient appelés à prendre part à la guerre, c'est alors précisément que s'offre pour un chrétien la possibilité de venir au secours des hommes qui ne connaissent pas la vérité. Un chrétien

¹ Les chiffres de pages se rapportent à l'édition française Fischbacher.

ne connaît la vérité que pour témoigner de la vérité devant ceux qui ne la connaissent pas. Et ce témoignage, il ne peut le rendre que par des actes. Ces actes sont : renoncer à la guerre, faire le bien aux hommes sans distinction de ce qu'on appelle ennemis ou compatriotes.

Ma religion. 1883. XII. 259-262.

Des hommes de notre monde chrétien, instruits, doués de raison, bons, professant la loi d'amour et de fraternité, considérant le meurtre comme le plus grand crime qui soit, se mettent tout à coup, quand ces crimes sont appelés guerre, à tuer, à piller et à s'en vanter.

Et le même phénomène se répète partout et toujours : la grande masse, les ouvriers, se livre à l'assassinat et à la rapine, — n'en prend pas l'initiative, ne prépare pas, ne désire pas le meurtre, mais y participe, contrainte et forcée, parce que chaque individu croit que sa situation sera pire s'il refuse de participer à ces violences. L'infime minorité, qui vit dans le luxe et l'oisiveté en faisant travailler les ouvriers, prépare ces meurtres et ces rapines, et force la masse à s'y livrer.

Cet état de choses dure depuis longtemps, mais ce n'est que récemment que l'audace de la minorité a atteint le dernier degré : ce n'est qu'aujourd'hui que la majeure partie du travail populaire est consacrée aux préparatifs de meurtre et de pillage.

Dans tous les États où le régime constitutionnel est établi, tout le monde sans exception est appelé à participer à ce meurtre ; entre ces États, les relations sont de plus en plus obscures et provoquent la guerre ; des nations paisibles sont attaquées sans aucun motif, de sorte qu'il ne se passe pas d'année sans qu'on tue ou pille dans une contrée quelconque, et tout le monde vit dans la crainte constante d'un conflit général.

Purement extérieurs et faux sont les procédés complexes, scientifiques, employés pour faire disparaître la guerre : les cours d'arbitrage, les conférences internationales et autres sornettes, quand nous nous taisons sur le moyen le plus simple, le plus réel et le plus évident.

Pour que la guerre disparaisse, il n'est besoin ni de droit international ni de cours d'arbitrage, ni de conférences et de congrès ; il suffit simplement de s'affranchir du mensonge, du *spell*, de la sorcellerie qui obscurcit la vision. Que ceux auxquels la guerre n'apporte aucun profit et qui considèrent comme un crime d'y participer s'abstiennent de faire la guerre, et tout sera dit.

Ce moyen a été préconisé depuis l'antiquité par les écrivains chrétiens Tertullien et Origène, par la secte des Pauliciens et leurs continuateurs, les Ménonites, les Quackers, etc... A mon tour, voici vingt ans que je ne cesse de montrer le péché, le mal et la folie du service militaire.

Ce moyen a été appliqué il y a longtemps, et l'est encore de nos jours, comme en témoignent les tentatives de plus en plus répétées d'individus isolés : en Autriche, en Prusse, en Suède, en Hollande, en Suisse, en Russie, ainsi que de communautés entières... Voici déjà trois ans que les Doukhobors, au nombre de quinze mille, luttent contre le puissant gouvernement russe et refusent, malgré toutes les persécutions, de servir dans l'armée.

Outre l'intérêt, il y a une autre raison qui doit déterminer le refus de porter les armes. Tout homme conscient de ses actes est animé du désir de servir Dieu et les hommes. Mais souvent sa vie se passe sans que l'occasion de se dévouer se présente. L'appel sous les armes est cette occasion. Quiconque refuse de s'enrôler personnellement ou de fournir des ressources sous forme d'impôt pour l'entretien de l'armée, est un serviteur de Dieu et des hommes, car il concourt ainsi, et effectivement, au progrès de l'humanité, à son mouvement vers la meilleure organisation sociale...

Mais en plus de l'intérêt et du devoir, il y a *impossibilité* de servir pour ceux des hommes de notre époque qui se sont soustraits à l'hypnose générale.

Il est des actes dont l'accomplissement est aussi moralement impossible que le sont certains actes physiques. Cet acte moralement impossible est la soumission servile à des hommes pervers qui ont pertinemment pour but le meurtre de leurs semblables.

... De fait, par dessus tout, l'homme possède un guide certain de sa conduite : sa conscience, et c'est en lui obéissant qu'il sait ce qu'il doit ou ne doit pas faire.

Les hommes d'aujourd'hui se lamentent sur les mauvaises conditions de l'existence... Mais peut-il en être autrement, lorsque, après avoir reconnu il y a des milliers d'années comme obligatoire la loi divine : « Tu ne tueras point », puis celle d'amour et de fraternité, nous abjurons cette loi fondamentale pour aller, sur l'ordre d'un président, d'un Empereur ou d'un Roi, nous affubler d'un costume de bouffon, nous saisir d'une arme et dire : « Je suis prêt à ruiner, à assommer, à tuer quiconque me sera indiqué. »

Reconnaissez-vous donc, mes frères ! N'écartez ni les scélérats qui vous contaminent dès votre enfance de l'esprit diabolique du patriotisme, dont la seule raison d'être est de vous dépouiller de vos biens, de votre liberté et de votre dignité. N'écoutez pas les vieux

suborneurs qui prêchent la guerre en invoquant le nom de Dieu, d'un Dieu à eux, cruel et vindicatif. Écoutez encore moins ces modernes saducéens qui au nom de la science promettent une bonne et tranquille existence sans le propre effort de ceux à qui ils s'adressent, et qui en réalité n'ont en vue que d'éterniser l'ordre actuel des choses.

Ne croyez à aucun d'eux. Fiez-vous seulement à votre sentiment, vous disant que vous n'êtes point des animaux ou des esclaves, mais des hommes libres, responsables de vos actes, et ne pouvant par suite faire de vous-mêmes des assassins, ni par votre volonté, ni selon la volonté des hommes à qui le meurtre profite.

... Que chaque homme, rejetant les considérations compliquées, les examens approfondis et les prévisions à longue portée, suive simplement les indications de sa conscience...

Delenda Carthago est. 1898.

Lorsque deux hommes s'enivrent dans un cabaret et se bourrent de coups pour une question de cartes, je ne saurais mal juger l'un d'eux, si convaincant que soient les arguments de son partenaire. L'origine des actes mauvais de l'un ou de l'autre n'a aucun rapport avec la justesse de la cause de l'un d'eux ; elle est dans le besoin de boire du vin et de jouer aux cartes au cabaret, au lieu de travailler et de se reposer.

De même quand on me dit que la faute de telle ou telle guerre appartient exclusivement à l'un des belligérants, je ne puis jamais l'admettre. On peut dire que l'un des belligérants agit plus mal que l'autre ; mais cette constatation n'expliquera jamais la cause même immédiate, de ce terrible, cruel et inhumain phénomène qu'est la guerre.

Pour tout homme qui ne ferme pas volontairement les yeux, les causes de toutes les guerres récentes, celle du Transvaal aujourd'hui, sont bien évidentes.

Elles sont de trois sortes :

1° la distribution inégale de la richesse, c'est-à-dire le vol du bien de la masse par quelques-uns ;

2° l'existence d'une armée, c'est-à-dire des hommes qu'on instruit à tuer leurs semblables ;

3° la doctrine religieuse mensongère, souvent délibérément mensongère, qu'on impose par l'éducation aux nouvelles générations.

J'estime donc que non seulement il est inutile, mais encore nuisible de croire que les guerres sont provoquées par les Chamberlain et les Guillaume, et de cacher ainsi les motifs réels qui sont le fond de chacun de nous. Nous pouvons bien nous indigner contre les Chamberlain et les Guillaume, nos tourments seront inutiles ; ils ne changeront en rien la marche des événements.

Les Chamberlain et les Guillaume ne sont que les instruments aveugles de forces indépendantes de leur volonté... Il m'est impossible de reprocher leur œuvre aux instruments aveugles de l'ignorance et du mal, puisque par ma propre attitude je puis amoindrir ou augmenter le mal.

Aider au partage fraternel des biens, profiter le moins possible des privilèges qui me sont échus, m'abstenir de la moindre participation aux actes de la force armée, réagir contre l'hypnose qui permet de transformer les hommes en assassins soudoyés, et surtout revenir à l'enseignement chrétien rationnel, m'efforcer de détruire le mensonge cruel du faux christianisme dans lequel on élève la jeunesse, — tel est le triple effort qui doit être, me semble-t-il, le devoir de tout homme cherchant le bien, — et indigné avec raison de l'effroyable guerre qui désole en ce moment le sud de l'Afrique.

Lettre. 1899¹.

On te dit que tu dois tuer, car tu as prêté serment ; et que ce n'est pas toi qui devras répondre de tes actes, mais l'autorité.

Or avant de prêter serment, c'est-à-dire de promettre l'obéissance aux hommes, tu es obligé, sans qu'il soit besoin d'aucun serment, de remplir en toutes choses la volonté de Dieu, de celui qui t'a donné la vie ; et Dieu défend de tuer.

Il n'y a pas d'action plus contraire à la volonté de Dieu que de tuer des hommes. Par conséquent, tu ne peux pas obéir aux hommes s'ils t'ordonnent de tuer des hommes.

Carnet du soldat. 1902.

Conversation de Tolstoy avec M. G. Bourdon, pendant la guerre russo-japonaise, 1904.

« Maître, veuillez me permettre une question. Dans ce moment, où le sort de la Russie est engagé, vous, Russe, quoique vous pensiez de la guerre et de cette guerre, n'avez-vous nulle réserve à faire,

¹ Publiée en français sous le titre : *La guerre au Transvaal. A qui la faute ?*

je ne dis pas sur les idées que vous avez prêchées toute votre vie, mais sur l'application pratique et sur la propagation de ces idées? »

Tolstoy, d'une voix grave, répondit aussitôt :

« Aucune réserve.

— Si des hommes, pris par la mobilisation, refusaient le service?

— Ils feraient leur devoir, profère Tolstoy avec force. Ils obéiraient à l'ordre impérieux de la morale éternelle.

— Mais que, par hypothèse, un grand nombre d'hommes, que la majorité des soldats refusent de prendre les armes, que la mobilisation générale en soit paralysée?...

— Alors ce sera une grande victoire, je ne dis pas pour mes idées, mais pour la civilisation et l'humanité. Ma conscience me dit que le meurtre, sous quelque forme qu'il s'exécute, de quelque prétexte qu'il se couvre, est exécration; que la guerre est un fléau monstrueux, une aberration sanguinaire, que tout ce qui prépare à la guerre est condamnable. »

G. Bourdon. *En écoutant Tolstoy.*

Rapporté par Paul Birukoff, « A la mémoire de Tolstoy », conférence à Genève, 1916.

Guerre russo-japonaise.

De nouveau la guerre, de nouveau les souffrances inutiles, insensées; de nouveau le mensonge et l'abêtissement universels, de nouveau les hommes se transformant en bêtes fauves.

... Qu'est-ce donc? Un rêve ou une réalité? Il se passe quelque chose qui ne doit pas être, qui ne peut pas être...

On comprend que cette œuvre monstrueuse soit accomplie inconsciemment par un pauvre Japonais, ignorant, trompé, arraché à son champ, à qui on a suggéré que le bouddhisme n'enseigne pas la commisération envers tout être vivant, mais qu'il enseigne seulement le sacrifice à des idoles. On comprend également qu'un non moins pauvre gars de Toula ou de Nijni-Novgorod, qui sait à peine lire et à qui on a fait croire que le christianisme consiste en l'adoration du Christ, de la vierge mère, des saints et de leurs images, participe par ignorance au plus grand crime qui soit, à l'assassinat de ses frères, et le considère comme une action d'éclat.

Mais des hommes soi-disant éclairés, comment peuvent-ils prêcher la guerre, la préparer, y participer, et, ce qui est pire, y envoyer leurs malheureux frères trompés sans en courir eux-mêmes les risques?

... Les hommes éclairés savent parfaitement que l'armement des nations les unes contre les autres doit infailliblement les conduire à éterniser la guerre, ou à la banqueroute universelle, ou aux deux à la fois. Il leur est impossible de ne pas se rendre compte que la guerre et les préparatifs militaires, non seulement font dépenser inutilement un travail colossal qui se chiffre par des milliards de francs, mais encore anéantissent des millions d'hommes, les plus énergiques, les plus robustes, et les arrachent à leur travail au moment le plus productif de leur existence. Ainsi, les guerres du siècle dernier ont pris quatorze millions de vies humaines.

Les hommes instruits n'ignorent pas non plus que les guerres sont déterminées par des motifs qui ne valent pas la dépense, non seulement d'une seule vie humaine, mais même d'une infime partie des ressources que cette guerre absorbe.

... Tout le monde sait et ne peut pas ne pas savoir que la guerre, suscitant chez les hommes les passions les plus basses, les transforme en fauves.

... Tout cela est connu par les hommes soi-disant éclairés. Cependant, qu'une guerre éclate, et aussitôt tout est oublié, et les mêmes hommes qui, la veille, démontraient la cruauté et l'infamie des gucrres, ne songent qu'à inventer de nouveaux moyens d'extermination, à trouver la possibilité de ruiner, d'anéantir la plus grande somme possible de travail humain, et s'emploient à attiser la haine chez les hommes pacifiques et laborieux qui les nourrissent et les vêtissent, pour les obliger à commettre une œuvre impie, contraire à la conscience et au bien-être.

I. 7-13.

Mais que faut-il faire maintenant, de suite, chez nous, en Russie, quand l'ennemi nous a déjà attaqués, quand il nous menace et tue les nôtres?

... Faudra-t-il donc laisser l'ennemi ruiner nos biens, s'emparer du produit de notre travail, faire des prisonniers, tuer? Que faire maintenant que la guerre est commencée? Que dois-je faire, moi, homme, qui comprend sa destination?

Tout homme dont la conscience est éveillée doit se dire : avant que fût entreprise l'œuvre de guerre, — quel qu'en soit l'initiateur — l'œuvre de ma vie était commencée... L'œuvre de ma vie est d'accomplir la volonté de celui qui m'a envoyé dans le monde. Je connais cette volonté. Elle me commande d'aimer mon prochain et de le servir. Pourquoi dès lors m'écarterais-je de la loi éternelle, immuable, certaine de ma vie, et me soumettrais-je aux exigences passagères, irraisonnables et cruelles?

... Donc, quelle que soit ma situation, quelles que soient les circonstances actuelles, que la guerre soit commencée ou non, que des milliers de Japonais ou de Russes soient tués ou non, que non seulement Port-Arthur, mais même Petersbourg et Moscou soient prises ou non, je ne peux pas agir autrement que Dieu l'exige de moi et, par conséquent, moi, homme, je ne peux ni directement, ni indirectement, ni par des commandements ni par d'autres moyens, ni par excitation ou suggestions, prendre part à la guerre, je ne le peux pas, je ne le veux pas et je ne le ferai pas !

On se demande avec terreur ce qui adviendrait de nous, Russes, si nous arrêtons aujourd'hui la guerre et abandonnions aux Japonais tout ce qu'ils exigent de nous.

Je réponds : s'il est exact que les moyens de délivrer l'humanité de ses instincts de fauve, de la sauver de l'anéantissement mutuel, reposent sur l'établissement de la vraie religion commandant l'amour du prochain — il ne saurait y avoir de doute, — toute prolongation de la guerre ne rendra que plus difficile et lointain notre salut. De sorte que même en se plaçant au point de vue incertain de juger les actes d'après leurs conséquences possibles, l'abandon aux Japonais de tout ce qu'ils demandent de nous, nous rapprocherait de l'unique moyen de salut, tandis que la continuation de la guerre, quelque soit son résultat, nous en éloignera.

Mais, objectera-t-on, les guerres ne peuvent cesser que lorsque tous les hommes, ou du moins la grande majorité des hommes, refuseront d'y participer. Car l'abstention d'un seul est vaine et ne fera que causer la perte de celui qui s'est abstenu...

Ce langage est tenu par des hommes qui ne songent pas à la véritable mission de leur vie, et qui par suite ne la comprennent pas. Celui qui la comprend, c'est-à-dire l'homme religieux, parle et sent tout autrement. Il ne règle pas sa conduite sur les conséquences possibles de ses actes, mais sur la conscience de son devoir.

... C'est pourquoi il ne se pose pas la question de savoir s'il y aura d'autres hommes qui agiront comme lui et ce qui pourra arriver s'il fait ce qu'il doit. Il sait seulement qu'il y aura vie ou mort et que la vie et la mort dépendent de la volonté de Dieu à laquelle il se soumet.

IX. 135-142.

Les vrais héros ne sont pas ceux qu'on fête actuellement, parce qu'en voulant tuer les autres ils ne furent pas tués à leur tour; ce sont ceux qui sont enfermés dans les prisons ou déportés, parce qu'ils ont refusé de prendre rang parmi les meurtriers et ont préféré le martyre à la désobéissance à la loi du Christ.

XII. 197-199.

La guerre russo-japonaise. 1904.

Chers frères, nous sommes réunis ici pour lutter contre la guerre. Contre la guerre, c'est-à-dire contre l'affaire pour laquelle tous les peuples du monde, des millions et des millions d'hommes, donnent non seulement des milliards de roubles, de thalers, de francs, ce qui représente la grande partie de leur travail, mais aussi eux-mêmes, leurs vies...

Ils ont de l'argent par milliards et des millions de soldats dociles; et nous n'avons entre nos mains que la vérité, mais c'est le moyen le plus puissant².

Notre victoire est sûre, mais à la condition que la vérité, nous l'exprimions toute entière, sans compromis, ni concessions, ni adoucissements d'aucune sorte. Cette vérité est si simple, si claire, si évidente, si obligatoire non seulement pour le chrétien, mais pour tout homme raisonnable, qu'il suffit de l'exprimer dans toute sa signification pour que les hommes ne puissent agir contre elle.

Voici le sens complet de cette vérité; il y a des milliers d'années que cette loi de Dieu a été traduite brièvement : *Tu ne tueras point*. La vérité, c'est que l'homme, dans aucune condition, sous aucun prétexte, ne peut et ne doit tuer son prochain.

Cette vérité est si évidente, si reconnue de tous, si obligatoire, qu'il suffit de la présenter clairement et nettement aux hommes pour que le mal qu'on nomme la guerre devienne tout à fait impossible.

Si, au lieu d'exprimer clairement et nettement cette vérité, nous nous adressons aux gouvernements et leur proposons diverses mesures pour diminuer le mal de la guerre, ou pour rendre les guerres de plus en plus rares, nous serons semblables aux hommes qui ayant entre les mains « la clé de la porte », tâcheraient de se frayer

¹ Pour ce texte ont été fondues deux traductions, de M. Halperine Kaminsky et de M. Paul Birukoff.

² Texte souligné par nous. *Les tablettes*.

un chemin à travers les murs... Devant nous il y a des millions d'hommes armés, toujours de plus en plus armés, qu'on prépare à devenir les meurtriers les plus habiles. Nous savons que tous ces millions d'hommes n'ont aucun désir de tuer leurs semblables; qu'ils ne savent pas même, pour la plupart, le motif pour lequel on les force à accomplir cette œuvre qui leur répugne... Nous savons que les meurtres commis par ces hommes sont commis par ordre des gouvernements. Nous savons que l'existence des gouvernements est basée sur l'armée. Et désirant l'abolition de la guerre, nous ne trouvons rien de mieux que de proposer — à qui ? aux gouvernements qui n'existent que par les armées, c'est-à-dire par la guerre, — des mesures pour que la guerre ne soit plus; bref, nous proposons aux gouvernements de s'anéantir eux-mêmes. Les gouvernements écouteront avec plaisir de pareils discours, sachant que de tels raisonnements, loin d'abolir la guerre et d'ébranler leur pouvoir, cacheront encore plus aux hommes ce qu'ils ont à leur dissimuler, afin que les armées et les guerres, et eux-mêmes qui disposent des armées, puissent toujours exister.

On a beau défigurer l'enseignement chrétien, on a beau faire le silence sur ses principes essentiels; le sens fondamental de cet enseignement est, malgré tout, l'amour de Dieu et du prochain: de Dieu, c'est-à-dire du perfectionnement suprême de la vertu; et du prochain, c'est-à-dire de tous les hommes sans distinction. Il semble donc inévitable de reconnaître: *ou le christianisme avec l'amour de Dieu et du prochain, ou l'Etat avec les armées et la guerre.*

Par conséquent, pour agir contre le mal de la guerre, nous n'avons qu'une chose à faire: poser ce dilemme nettement et clairement devant les hommes qui composent les gouvernements, ainsi que devant les masses du peuple qui composent l'armée. Pour le faire, nous devons clairement, ouvertement, non seulement répéter la vérité, que tous savent et ne peuvent pas ne pas savoir: que l'homme ne doit pas tuer son semblable, — mais encore expliquer qu'il n'est pas de considérations pouvant abolir l'obligation de cette vérité pour les hommes du monde chrétien.

Je proposerai donc à notre réunion de composer et publier un appel de ce genre aux hommes de tous les peuples, surtout à ceux des peuples chrétiens. Dans cet appel, nous exprimerons clairement et nettement ce que tout le monde sait, mais que personne ou presque personne ne dit; à savoir que la guerre n'est pas, comme l'admet la majorité des hommes de notre temps, une œuvre bonne et louable, mais que, *comme tout meurtre*, elle est une affaire abominable et criminelle, aussi bien pour les hommes qui choisissent librement le métier militaire que pour ceux qui l'acceptent par la crainte de punition ou le désir du gain.

Nous devons dire ce que tous savent mais n'ont pas le courage de dire: le meurtre, quelque nom que lui donne l'homme, est toujours le meurtre, un acte criminel, tous le savent, ignominieux, infâme.

Disons-le clairement, nettement, à haute voix, comme nous pouvons le faire ici, et les hommes cesseront de voir ce qu'ils imaginaient voir et ils apercevront ce qui est réellement. Ils cesseront de voir: le service à l'Etat, l'héroïsme de la guerre, la gloire militaire, le patriotisme, et ne verront plus que ce qui est: un acte criminel, un meurtre, sans mille suggestions qui l'embellissent.

Dès que les hommes verront cela, ceux qui font la besogne criminelle auront honte, et ceux qui s'imaginaient ne pas voir la criminalité du meurtre la verront et cesseront d'être des assassins.

Lettre au congrès de la paix de Stockholm 1910¹.

Dans aucune action humaine la puissance de la suggestion ne se manifeste aussi clairement que dans la guerre. Des hommes, des millions d'hommes accomplissent avec extase et fierté cette œuvre qu'au fond ils croient bête, infâme, nuisible, dangereuse, destructive, pénible, criminelle et inutile; ils connaissent et répètent tous les arguments contre elle, et continuent pourtant à la faire.

Le mal matériel que cause la guerre, si grand soit-il, est peu de chose en comparaison de celui qu'elle engendre en faussant les idées du bien et du mal dans les âmes d'hommes simples, réfléchissant peu, appartenant à la classe ouvrière.

Que les hommes se réunissent, aussi nombreux que possible, pour commettre un meurtre et qu'ils se donnent le nom qu'ils veulent, le meurtre reste le péché le plus abominable du monde.

Cycle de lectures. (pour le 9 février et le 17 juin), 1906.

¹ Cette lettre fut soigneusement étouffée par le congrès « pacifiste ».

Prévision de la guerre européenne (lors de l'alliance franco-russe):

On sonnera les cloches, et des hommes aux longs cheveux se vêtiront de sacs brodés d'or et se mettront à prier pour le meurtre. Et alors commencera la vieille histoire connue depuis longtemps. Des gens exaltés travailleront, sous le couvert du patriotisme, à répandre dans les journaux la haine et le désir du meurtre, heureux de se faire ainsi payer double. On verra se remuer les propriétaires d'usines, les marchands, les fournisseurs de subsistances militaires, car tous ils attendront double bénéfice. On verra se remuer les fonctionnaires, car ils prévoieront la possibilité de voler encore plus d'argent qu'ils n'en volent d'ordinaire. On verra se remuer les chefs militaires, car ils recevront double paye et double ration, et espéreront recevoir, comme récompense des meurtres commis, divers hochets: des rubans, des croix, des galons, des étoiles. On verra se remuer des oisifs, messieurs et dames, qui se feront inscrire au comité de la *Croix-Rouge* et se prépareront à bander les blessures des hommes que leurs maris et leurs frères auront frappés; et ces gens croiront faire ainsi une action chrétienne.

Et, étouffant dans leur cœur le désespoir par des chants, par des débauches et par de l'alcool, arrachés de leur travail pacifique, enlevés à leurs femmes, à leurs mères, à leurs enfants, on verra passer des hommes, des centaines de mille hommes simples et bons, armés d'instruments de carnage et conduits comme un troupeau. Ils iront: ils auront froid, ils auront faim; la maladie les saisira et les tuera; les survivants arriveront enfin à un endroit où on les tuera par milliers, et où ils tueront aussi par milliers des hommes qu'ils n'ont jamais vus et qui ne peuvent leur avoir fait aucun mal.

Et, lorsqu'il y aura tant de malades, de blessés et de morts qu'on ne suffira plus à les ramasser, et lorsque l'air sera si corrompu par la pourriture de cette chair à canon que les chefs eux-mêmes en seront incommodés, alors on s'arrêtera pour quelque temps; on recueillera tant bien que mal les blessés, on entassera les cadavres dans les fosses qu'on couvrira de chaux, et puis, on conduira encore les survivants, la foule des gens trompés, plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que les moteurs du mouvement en soient lassés, ou que ceux qui avaient eu un désir en aient obtenu la satisfaction¹.

Et, de nouveau, les hommes s'endurci ont, se mettront en fureur, deviendront semblables à des bêtes, et l'amour diminuera durant la paix, et la *christianisation* des peuples, qui déjà nous gagnait, sera retardée de plusieurs dizaines, de plusieurs centaines d'années. Et ceux qui y auront intérêt diront encore que la guerre est nécessaire, puisqu'elle a eu lieu, et ils y prépareront les jeunes générations en leur tournant la tête dès leurs premières années.

L'esprit chrétien et le patriotisme. 1894. VI. 63-68.

Sur le refus de service militaire.

« Ce sont des sacrifices inutiles. Ces victimes périront, et l'organisation sociale demeurera la même », objecte-t-on.

Je présume qu'on en disait autant sur l'inutilité du sacrifice du Christ et de tous les martyrs pour la vérité.

Les hommes de notre temps, les savants surtout, sont devenus tellement barbares qu'ils sont impuissants à comprendre la portée et l'action de la force spirituelle. Ils comprennent parfaitement la force d'une charge de deux cent cinquante pouds de dynamite qu'on lance sur une foule d'hommes. Mais la pensée, la vérité qui se réalise, qui est devenue accessible à des millions d'hommes, qui a fait naître des martyrs, ce n'est point pour eux une force, parce qu'elle ne gronde pas et qu'elle ne laisse pas derrière elle des monceaux de corps mutilés et des torrents de sang.

... Les gouvernements, eux, savent parfaitement ce qui conduit le monde, et, par instinct de conservation, se défendent le plus possible contre la manifestation des forces spirituelles dont dépend leur salut ou leur perte.

Les deux guerres. 1898.

Pour les Doukhobors

On vante les héros de la guerre sauvage parce que, désirant se distinguer devant les hommes, jouir de la gloire et obtenir des récompenses, ils ont tué et ont été tués.

Personne ne parle des héros de la guerre contre la guerre, qui, en silence, sont morts et meurent sous les verges et dans les prisons ou dans l'exil et qui demeurent malgré tout fidèles à la vérité et à leur noble cause.

¹ Tolstoy n'avait prévu l'horreur démesurée et mécanique de la guerre sur des milliers de kilomètres de tranchées, durant des années, avec des moyens de meurtre scientifiques et inouïs, et sans un jour d'armistice. Il n'avait pu non plus prévoir la force de la tyrannie des Etats, de l'argent et de l'idéologie mensongère, dont on n'aperçoit pas la fin; ni l'épaisseur de l'aberration mentale des peuples.

« Vous voulez faire de moi un complice du meurtre. Vous me demandez de l'argent pour fabriquer des armes et vous voulez que je prenne place dans des bandes d'assassins. Or je professe la loi que vous-mêmes vous professez et qui depuis longtemps défend non seulement l'assassinat, mais toute animosité; c'est pourquoi je ne puis vous obéir ». — Ainsi doit parler et parle tout homme sensé qui n'a pas obscurci sa conscience.

Ce sont ces moyens simples, indiscutables, seuls obligatoires pour tous, qui vainquent et vaincront le monde.

Les deux guerres. 1898.

Ta conscience peut-elle résider non en toi, mais dans un caporal, un sergent, un commandant, un colonel? Personne ne peut décider pour toi ce que tu peux et dois faire, et ce que tu ne peux et ne dois pas faire. L'homme est toujours responsable de ce qu'il fait. Est-ce que le péché d'adultère n'est pas beaucoup moins affreux que le meurtre; pourtant est-il possible qu'un homme dise à un autre homme : fais l'adultère, je me charge de ton péché, car je suis ton chef.

Aucune force ne peut, comme le veulent les chefs, faire d'un homme vivant un objet mort, qu'on puisse manier à son gré.

Si tu veux agir selon Dieu, tu n'as qu'une seule chose à faire : refuser le métier honteux et impie de soldat, et être prêt à endurer toutes les souffrances qu'ils t'imposeront pour ce refus.

Carnet du soldat. 1902.

Salut aux réfractaires.

Salut à vous, frères, souffrant pour notre cause commune, cause de toute l'humanité !

Les hommes misérables, égarés, sans comprendre ce qu'ils font, vous tourmentent. Des millions et des millions d'hommes ferment soigneusement leurs yeux à tout ce qu'on fait avec vous, pour ne pas voir ce simple et clair problème qui, le veulent-ils ou non, se pose actuellement avec un tel éclat devant tous les hommes, surtout devant ceux qui se nomment chrétiens.

Vous êtes peu nombreux, unités contre des millions, mais la force n'est pas de leur côté, mais du vôtre. Ils le sentent vaguement et s'efforcent de ne pas remarquer, de ne pas admettre ce problème, de faire semblant qu'il n'en existe aucun; mais vous, avec votre solution confirmée par vos souffrances, vous l'éclairerez si bien qu'ils ne peuvent plus l'ignorer.

Le problème simple et clair consiste donc en ceci : laquelle des deux lois admets-tu, toi, homme du vingtième siècle? La loi de Dieu, c'est-à-dire de ta conscience, ou la loi des hommes, c'est-à-dire de l'Etat?...

1909¹.

SUR LA PATRIE.

La guerre est la conséquence naturelle du patriotisme.

Le salut est en vous. 1893.

Il n'est pas dans l'histoire une seule guerre qui n'ait été provoquée par les gouvernements seuls, tout à fait en dehors des intérêts du peuple à qui la guerre, même en cas de succès, porte grand préjudice.

Les gouvernements assurent les peuples qu'ils sont menacés par leurs voisins et leurs ennemis intérieurs, et que le seul moyen de salut est l'obéissance servile... En faisant croire aux peuples qu'ils courent des dangers, ils les soumettent; alors, ils les lancent sur les peuples voisins, et c'est ainsi qu'ils confirment ce qu'ils ont dit des attaques dont on était menacé sur les frontières.

... Le patriotisme, sous sa forme la plus simple et la plus claire, n'est pas autre chose pour les gouvernants qu'une arme qui leur permet d'atteindre leurs buts ambitieux et égoïstes; pour les gouvernés, c'est la perte de toute dignité humaine, de toute raison, de toute conscience, et la servile soumission aux puissants. Voilà le patriotisme partout où on le prêche.

Le patriotisme, c'est l'esclavage².

La paix universelle ne saurait être amenée par des moyens sages, par des conventions et des arbitrages, tant que les peuples obéiront encore aux gouvernements, car cette sottise les perdra toujours.

Or on ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme, parce que le pouvoir est fondé sur ce patriotisme même, ou, en d'autres termes, sur le fait que les hommes sont prêts à obéir aux gouvernements pour défendre leur pays, c'est à dire leur gouvernement, contre les dangers que lui font courir des ennemis imaginaires.

L'esprit chrétien et le patriotisme. 1894. XIV. 126-131.

Pour délivrer les hommes de ces épouvantables calamités des armements et des guerres dont ils souffrent maintenant, et qui augmentent et augmentent toujours, il ne faut ni congrès, ni conférences, ni traités, ni tribunaux, mais l'abolition de cet instrument de violence qu'on nomme gouvernement, d'où proviennent les plus grands malheurs qui affligent l'humanité.

Pour supprimer les gouvernements, il ne faut qu'une chose : il faut que les hommes comprennent que ce sentiment de patriotisme qui, seul, soutient cet instrument de violence, est un sentiment grossier, nuisible, honteux, mauvais, et — ce qui est plus grave — immoral. C'est un sentiment grossier puisqu'il n'est propre qu'aux hommes placés au plus bas degré de la moralité, qui attendent des autres peuples les mêmes violences qu'ils sont prêts eux-mêmes à leur infliger; c'est un sentiment nuisible puisqu'il rompt les relations avantageuses, joyeuses et paisibles entretenues avec les autres peuples, et principalement puisqu'il produit cette organisation du gouvernement où le pire des individus peut obtenir et obtient toujours le pouvoir; c'est un sentiment honteux puisqu'il transforme l'homme non seulement en esclave, mais en coq de combat, en taureau de cirque, en gladiateur, qui perd ses forces et sa vie non pour atteindre un but personnel, mais pour atteindre celui poursuivi par son gouvernement; c'est un sentiment immoral, puisqu'au lieu de se reconnaître fils de Dieu, comme nous l'enseigne le christianisme, ou du moins homme libre dirigé par sa raison, — chaque homme, sous l'influence du patriotisme, se reconnaît fils de sa patrie, esclave de son gouvernement, et accomplit des actes contraires à sa raison et à sa conscience.

Le patriotisme et le gouvernement. 1900. VII. 25-26.

Hommes, revenez à vous, et au nom de tout le bien corporel et spirituel, et au nom du bien même de vos frères et de vos sœurs, arrêtez-vous, ravisez-vous, pensez à ce que vous faites !

Revenez à vous et comprenez que vos ennemis ne sont ni les Boers, ni les Anglais, ni les Allemands, ni les Bohèmes, ni les Finnois, ni les Russes, mais vos ennemis, vos seuls ennemis, c'est vous-mêmes, qui soutenez par votre patriotisme les gouvernements qui vous oppriment et qui font vos malheurs.

Ils se sont engagés à vous défendre du danger et ils ont accru cette prétendue position de défense au point que vous tous vous êtes devenus soldats, esclaves, vous tous vous êtes ruinés, vous vous ruinez de plus en plus, et à chaque instant vous pouvez et vous devez vous attendre à ce que la corde trop tendue se casse, et qu'un terrible massacre commence, dont vous et vos enfants seront victimes.

Et si grand que soit ce massacre, et quelle que soit son issue, la situation restera la même. Puis, avec plus de tension encore, les gouvernements armeront, ruineront, dépraveront tous vos enfants; et personne ne vous aidera à arrêter, à prévenir cela, si vous-mêmes vous ne vous venez en aide.

Et l'aide consiste en une seule chose : l'abolition de cet agglomérat effrayant, l'Etat...

Et pour l'abolition de cet agglomérat, il n'y a qu'un seul moyen, le réveil de l'hypnose patriotique.

Comprenez que tout ce mal dont vous souffrez, vous vous le faites vous-mêmes en vous soumettant à ces suggestions par lesquelles vous trompez les empereurs, les rois, les parlements, les administrateurs, les militaires, les capitalistes, le clergé, les écrivains, les artistes — tous ceux qui ont besoin de cette fraude du patriotisme pour vivre de votre travail.

Le patriotisme et le gouvernement. 1900. IX. 36-37.

Les hommes n'ont qu'à prendre conscience de la liberté propre à des êtres raisonnables, et à cesser d'accomplir des actes contraires à leur conscience, et aussitôt n'existeront plus ces puissances artificielles qu'on appelle Russie, Angleterre, Allemagne, France, entités au nom desquelles les hommes sacrifient non seulement leur vie, mais leur liberté de créatures raisonnables.

Il leur suffirait de comprendre que l'unité d'une Russie, d'une France, d'une Angleterre, des Etats-Unis n'existe que dans leur imagination, et de cesser d'obéir aux autorités, pour que ces horribles fétiches, qui les ruinent moralement et matériellement, disparaissent aussitôt d'eux-mêmes.

La fin d'un monde. 1906. VIII. 193.

¹ Publié par P. Birukoff. *L'Essor*, sept. 1916.

² Texte souligné par nous. *Les tablettes*.

SUR L'ÉTAT ET LE GOUVERNEMENT.

Le christianisme dans sa véritable signification détruit l'Etat... Pour tout homme sincère de notre époque, il est absolument évident que le véritable christianisme — l'enseignement de la résignation, du pardon, de l'amour — ne peut pas se concilier avec l'Etat, avec son despotisme, sa violence, sa justice cruelle et ses guerres. Non seulement le véritable christianisme ne permet pas de reconnaître l'Etat, mais il en détruit les principes mêmes.

Le salut est en vous. 1893. X. 249.

Les gouvernements de notre époque, les plus despotiques comme les plus libéraux, sont devenus ce qu'a si bien nommé Herzen : *Gençis-Kan avec le télégraphe*, c'est-à-dire une organisation de violence n'ayant pour principe que l'arbitraire le plus grossier, et profitant, pour la domination et l'oppression, de tous les perfectionnements que la science a créés pour la vie sociale pacifique des hommes libres et égaux.

Le salut est en vous. 1893. VIII. 208.

Que l'on fasse pour un instant abstraction de nos coutumes et superstitions établies, que l'on envisage la situation d'un membre quelconque de l'Etat, — quel que soit le régime, despotique ou démocratique — et l'on sera effrayé du degré de servitude dans lequel il vit, tout en se croyant libre.

Quiconque est membre d'un Etat ne saurait être libre; et, plus grand est l'Etat, plus la force brutale est nécessaire, moins on y peut trouver la vraie liberté.

Il faut employer une certaine contrainte appliquée d'une certaine façon, pour grouper dans un Etat une grande agglomération d'hommes... C'est ce qui arrive dans un Etat fondé sur la violence, quel que soit le régime : absolutisme, autocratie, monarchie constitutionnelle, oligarchie, république. Si l'union est maintenue par des lois que les uns établissent et que d'autres appliquent par la force, le degré de contrainte sera toujours le même. Ici elle se manifestera sous une forme brutale, là, par la puissance de l'argent; la différence entre les deux systèmes se trouvera dans ce seul fait qu'ici la violence pèsera davantage sur une certaine catégorie d'hommes, là sur une autre.

La cause principale, sinon unique, de l'absence de liberté est la superstition étatiste. Les hommes peuvent être privés de la liberté quand ils ne sont pas groupés en Etat; mais lorsqu'ils le sont, la liberté est à coup sûr impossible.

La fin d'un monde. 1906. XVII. 230-244.

Chaque gouvernement est l'institution la plus terrible et la plus dangereuse du monde, surtout lorsqu'elle possède une puissance militaire.

Le gouvernement dans toute l'acception du mot (y compris les capitalistes et la presse) n'est qu'une organisation dans laquelle la majorité des hommes est soumise à une minorité dominante; mais cette minorité est, à son tour, assujettie à un nombre d'hommes encore plus petit; ceux-ci, de leur côté, à une minorité plus réduite et ainsi de suite jusqu'à quelques-uns ou jusqu'à un seul homme, qui, au moyen de la puissance militaire gagnent le pouvoir sur tous. De sorte que l'organisation entière ressemble à une pyramide dont toutes les parties dépendraient totalement du pouvoir des hommes ou de l'homme placés au sommet de cette pyramide. Ce sommet est toujours accaparé par l'homme ou les hommes qui sont plus rusés, plus hardis et moins scrupuleux que les autres...

Pleins pouvoirs sont laissés à de tels gouvernements, qui disposent de la sorte, non seulement de la propriété et de la vie, mais encore du développement spirituel et moral de tous les êtres ainsi que de leur éducation et de leur religion. Ainsi les hommes édifient une effroyable machine : la force. Ils laissent au premier venu la faculté de s'emparer de cette puissance (il y a toutes les chances pour qu'elle tombe entre les mains de l'homme moralement le plus indigne), se soumettent comme des esclaves, et s'étonnent, après cela, que tout va mal... Les hommes redoutent les bombes et les anarchistes, et ne craignent pas cette terrible organisation qui les menace à chaque instant du plus grand désastre.

Les hommes ont trouvé que ce leur serait un avantage de s'unir pour se défendre contre l'ennemi, comme le font les Tscherkesses. Pourtant aucun danger n'existe et néanmoins ils continuent à se lier. Ils s'enchaînent soigneusement les uns aux autres, de telle manière que celui qui se trouve à l'un des bouts de la chaîne peut imprimer sa volonté à tous; ils laissent alors traîner l'extrémité du lien,

l'abandonnant au premier imbécile ou mauvais garnement qui s'en empare et fait d'eux ce que bon lui semble¹.

Cycle de lectures (mois d'avril). 1906.

En ces derniers temps, la déformation du christianisme a donné lieu à une nouvelle supercherie, qui a mieux enfoncé nos peuples dans leur servilité. A l'aide d'un système complexe d'élections parlementaires, il leur fut suggéré qu'en élisant leurs représentants directement, ils participaient au gouvernement, et qu'en leur obéissant, ils obéissaient à leur propre volonté, ils étaient libres. C'est une fourberie. Même sous le régime le plus démocratique, sous le règne du suffrage universel, le peuple ne peut exprimer sa volonté : 1° parce qu'une pareille volonté collective d'une nation de plusieurs millions d'habitants ne peut exister; 2° parce que même si elle existait, la majorité des voix ne serait pas son expression. Sans insister sur ce fait que les élus légifèrent et administrent, non pour le bien général, mais pour se maintenir au pouvoir, — sans appuyer sur le fait de la dépravation du peuple due à la pression et à la corruption électorale, — ce mensonge est particulièrement funeste, en raison de l'esclavage présumptueux où tombent ceux qui s'y soumettent... Ces hommes libres rappellent les prisonniers qui s'imaginent jouir de la liberté, lorsqu'ils ont le droit d'élire ceux parmi leurs geôliers qui sont chargés de la police intérieure de la prison... Un membre d'un Etat despotique peut être entièrement libre, même parmi les plus cruelles violences. Mais un membre d'un Etat constitutionnel est toujours esclave, car il reconnaît la légalité des violences commises contre lui... Rien ne montre plus clairement l'asservissement progressif des peuples que l'extension et le succès des théories collectivistes, qui ne tendent à rien moins qu'à l'annihilation complète de l'individu... Et voici qu'on voudrait amener le peuple russe au même état d'esclavage constitutionnel que les autres peuples européens²!

La fin d'un monde. 1906. V. 161-165.

(Lors des fêtes franco-russes)

... Ainsi donc, si dans les discours officiels on parle de paix avec insistance, on s'efforce, au contraire, de persuader au peuple, à la jeune génération [par l'instruction] et d'une façon générale à tous les Russes et tous les Français, que la guerre est inévitable, qu'elle est légitime, et, de plus, avantageuse.

« — Nous ne pensons pas à la guerre; nous ne nous occupons que de la paix ! »

On a envie de demander : « Qui diable trompe-t-on ici ? » Mais cette question n'est guère nécessaire, on voit trop clairement qui est ce malheureux que l'on trompe.

Ce malheureux que l'on trompe et que l'on trompe de toute éternité, c'est le peuple qui travaille, le peuple naïf, celui-là même qui, de ses mains calleuses, a construit ces vaisseaux, ces forteresses, ces arsenaux, ces casernes, ces canons, ces ports, ces jetées, ces palais, ces salles, ces estrades et ces arcs de triomphe; celui-là même qui a composé et imprimé ces journaux et ces brochures; celui-là même qui a pris ces faisans et ces ortolans, pêché ces huîtres, vendangé ce vin que consomment tous ces gens qu'il nourrit, qu'il instruit, qu'il entretient et qui, en le trompant, lui préparent une effroyable misère; c'est ce bon peuple naïf qui, montrant ses dents blanches et saines, regardait, joyeux comme le sont les enfants, tous ces amiraux parés, tous ces présidents, tous ces drapeaux qui ondulaient sur leurs têtes, tous ces feux d'artifice qui peuplaient l'air. Or, pour ceux qui n'ont rien pu voir au passage, il n'y aura plus, tout à l'heure, ni amiraux, ni présidents, ni drapeaux, ni feux d'artifice, mais seulement les champs humides et vides, le froid, la faim, le chagrin, devant soi, l'ennemi qui tue; derrière soi, les chefs qui vous poussent sans relâche; du sang, des blessures, des souffrances, des cadavres en pourriture, et la mort par milliers, la mort en vain.

Cependant, des gens comme ceux qui ont pris part aux fêtes de Toulon et de Paris seront assis devant un bon dîner, avec leurs verres à demi pleins, un cigare aux dents, dans une tente bien chaude; avec des épingles, ils marqueront sur la carte les endroits où il faudra laisser sur le terrain telle quantité de chair à canon formée par ce peuple lui-même, — et tout cela, afin de prendre telle ou telle position et de gagner un bout de ruban.

L'esprit chrétien et le patriotisme. 1894. V. 52-55.

¹ Texte censuré dans l'édition russe.

² Pour ce texte, on a fondu la traduction de M. Halperine avec celle donnée par Romain Rolland, *Vie de Tolstoy*, p. 160.

Sur l'ordre social (la propriété).

Autrefois, on jouissait du travail des autres tout simplement par la violence, par l'esclavage; en notre temps, cela se fait par l'institution de la propriété.

... La propriété est le pivot du mal; et, en même temps, c'est la chose vers quoi est dirigée toute l'activité de notre société contemporaine, ce qui guide l'activité de tout notre monde.

Les Etats, les gouvernements intriguent et font la guerre à propos de la possession des bords du Rhin, des terres en Afrique ou en Chine, dans les provinces des Balkans. Les banquiers, les commerçants, les fabricants, les propriétaires fonciers travaillent, s'ingénient, se tourmentent et tourmentent les autres à cause de la propriété. Les fonctionnaires, les artisans travaillent, trompent, oppriment, souffrent à cause de la propriété. Les tribunaux, la police gardent la propriété; les bagnes, les prisons, toutes les terreurs qu'on appelle punitions, tout cela a pour cause la propriété.

La propriété, c'est la base de tout le mal, et tout le monde n'est occupé que par le partage et la garantie de cette propriété.

Que devons-nous faire? 1885. XXXIX. 425.

AFFRANCHISSEMENT, RÉVOLUTION.

Je considère non seulement le gouvernement russe, mais chaque gouvernement comme une institution compliquée, consacrée par la tradition et la coutume pour commettre impunément la violence, les crimes les plus épouvantables, les meurtres, les pillages, et répandre l'alcoolisme, l'étourdissement, la dépravation, l'exploitation du peuple par les riches et par les forts. C'est pourquoi je pense que tous les efforts de ceux qui désirent améliorer la vie sociale doivent tendre à affranchir les hommes des gouvernements, dont l'inutilité devient, en notre temps, de plus en plus évidente. Ce but, selon moi, s'atteint par un moyen, un seul : par le perfectionnement intérieur religieux et moral des individus.

Lettre. Publiée par les Cahiers de la Quinzaine, Paris, 1905. VI. 13.

La pacification des hommes ne saurait être atteinte par l'accroissement de la puissance des Etats. Elle ne peut l'être que par une action contraire : abolition de l'Etat et de son gouvernement fondé sur la violence.

... Le jour où disparaîtront les groupements artificiels en grands Etats, par suite du refus pacifique d'obéir, la violence, cause des plus grands maux, diminuera, et les hommes pourront alors plus facilement vivre selon la loi supérieure de l'aide mutuelle, qui leur a été révélée depuis deux mille cinq cents ans et qui s'insinue progressivement dans leur conscience.

La fin d'un monde. 1906. VIII. 195-197.

Pour se libérer de tous les maux dont ils souffrent, les ouvriers doivent cesser d'obéir aux autorités, mais ne pas leur résister par des moyens violents. Et c'est précisément la résignation devant la force brutale, l'insoumission passive au pouvoir qui est la loi primordiale de la doctrine professée par les nations chrétiennes. Un chrétien sincère ne saurait obéir aux maîtres du jour; s'il le fait, il se rend nécessairement complice de l'activité gouvernementale qui repose entièrement sur la violence, est assurée par la violence: service militaire, guerres, prisons, exécutions, accaparement des terres. D'où il s'ensuit que le bien matériel autant que le bien spirituel sont atteints par ce seul moyen : supporter toute contrainte sans lutter contre elle, mais aussi sans y participer; autrement dit, *ne pas se soumettre au pouvoir.*

La fin d'un monde. 1906, IX. 207.

Le peuple n'a nul besoin de libertés particulières, mais seulement d'une unique liberté, vraie, complète, naturelle.

... Pour réaliser cette pleine liberté, il est inutile de lutter contre le gouvernement, d'imaginer tel ou tel mode de représentation nationale qui sert plutôt à cacher aux hommes leur état de servitude : l'insoumission suffit.

La fin d'un monde. 1906. XII. 247.

Il suffirait de s'abstenir de toute participation à la violence, ne pas arracher la plante naturelle pour la remplacer par une artificielle, mais simplement écarter tout ce qui arrête sa croissance. La grande révolution ne sera pas réalisée par les hommes qui détruisent aveuglément la tyrannie présente pour la remplacer par une autre, — ne se doutant pas que la cause du mal contre lequel

ils luttent est justement la violence, sans laquelle ils croient ne pas pouvoir vivre. Elle sera réalisée par ceux qui, sans rien détruire ni changer, supporteront sans lutte tous les actes d'oppression, à condition de ne pas participer au gouvernement du pays, de ne pas lui obéir, et qui organiseront leur vie en dehors de lui.

La fin d'un monde. 1906. X. 214.

Que le peuple cesse d'obéir au gouvernement et aussitôt disparaîtront impôts, accaparement des terres, armées, guerres et toute contrainte...

Pourquoi donc les hommes ne l'ont-ils pas fait jusqu'ici et ne le font-ils pas aujourd'hui? Parce que pour refuser d'obéir à l'autorité humaine il leur faut obéir à Dieu, c'est-à-dire vivre d'une vie bonne et morale.

... Il est impossible de se dire tout à coup : « Je ne veux plus obéir aux hommes ». On ne peut le faire qu'en se soumettant à la loi divine, suprême, commune à tous. On ne peut être libre en violant la loi suprême de l'aide mutuelle... On ne peut être libre que dans la mesure où l'on observe la loi suprême.

La fin d'un monde. 1906. XII. 247-248.

Sur la révolution en Russie.

Le danger qui menace aujourd'hui le peuple russe n'est pas dans l'impossibilité de renverser le gouvernement tyrannique actuel et de le remplacer par un autre, démocratique ou même socialiste, mais aussi brutal; le danger est dans le fait que cette lutte contre le gouvernement fera naître de nouvelles violences. Le peuple russe qui est appelé, par sa situation particulière, à indiquer la voie pacifique et sûre qui conduit à l'affranchissement, sera poussé, par des hommes ne comprenant pas toute la portée de la révolution qui s'opère, à imiter servilement les révolutions passées et, au lieu de suivre la voie salutaire qui est devant lui, à s'engager sur la voie fautive qu'ont pris déjà pour leur plus grand malheur les autres peuples du monde chrétien; là est le vrai péril.

Pour éviter ce danger, les Russes doivent avant tout rester eux-mêmes, ne pas s'occuper de ce qui se passe dans les autres pays constitutionnels de l'Europe et de l'Amérique, mais prendre conseil de leur propre conscience. Pour accomplir la grande œuvre qui se pose devant eux, ils n'ont pas à se préoccuper de l'organisation politique de la Russie, ni à réclamer la garantie de la liberté civile; ils doivent chercher surtout à se défaire de l'idée affirmant la nécessité de l'existence de l'Etat russe, et par suite songer moins à leurs droits de citoyens de cet Etat.

... Ceux qui s'étaient donné pour but de transformer le régime politique de la Russie suivant le modèle des révolutions européennes n'ont aucun nouvel idéal, aucun nouveau principe. Ils cherchent seulement à substituer aux anciennes formes de violence une autre organisation, ayant pour base également la violence, qui leur apportera les mêmes maux dont ils souffrent aujourd'hui.

L'exemple de l'Europe et de l'Amérique, où règnent le même militarisme, les mêmes impôts et la même monopolisation de la terre, est sous ce rapport suffisamment édifiant.

Le fait que la majorité des révolutionnaires pose comme idéal le système socialiste, ne pouvant être réalisé que par la tyrannie la plus absolue, montre simplement chez eux l'absence de tout nouvel idéal; car si un jour on réalisait leurs désirs, les hommes perdraient jusqu'aux derniers vestiges de la liberté.

En effet, l'idéal de notre temps ne saurait être la simple modification des formes de violence, mais leur complète disparition, qui sera atteinte par l'insoumission à la puissance publique.

A cette fin, les Russes doivent s'abstenir actuellement de toute action, aussi bien de celle que veut leur faire commettre le gouvernement, que de celle que voudraient lui imposer les révolutionnaires et les libéraux.

Le peuple russe, en grande partie composé de paysans, doit continuer à vivre comme il a toujours vécu, c'est-à-dire au milieu de ses occupations des champs, de son organisation communautaire, et supporter sans lutte toute violence, qu'elle vienne ou non du gouvernement. Il ne doit pas obéir à ce gouvernement qui lui ordonne de participer à la violence; et partant, refuser l'impôt, le service dans la police, dans l'administration, dans les douanes, dans l'armée et la flotte, et dans toute autre institution qui repose sur la force.

De même, avec plus de rigueur encore, les paysans doivent s'abstenir des actes brutaux auxquels les incitent les révolutionnaires...

La population agricole de la Russie doit simplement *ne pas participer à l'œuvre du gouvernement, ne pas lui obéir.*

La fin d'un monde. 1906. IX-X. 200-206-214.

La plupart des Russes voient nettement que la cause de tous leurs maux provient de leur soumission aux pouvoirs publics, et qu'ils doivent se résoudre, ou à ne plus être des hommes libres et raisonnables, ou à ne plus obéir au gouvernement.

Les nations d'Europe et d'Amérique se rendent également à l'évidence; ou si le mensonge constitutionnel et la vanité de leur vie les en empêchent encore, elles s'en apercevront bientôt.

La participation à la violence gouvernementale — que les hommes appellent liberté d'action — les a conduits à la servitude, aux maux qui en résultent, et les conduira bientôt à de plus grands maux encore¹. L'excès de ces maux les amènera inmanquablement au seul moyen possible d'affranchissement, à l'insoumission au gouvernement, et partant à l'abolition des États groupés par la violence.

Pour que cette grande révolution se réalise, il suffit que les hommes comprennent que l'État, la patrie est une fiction, tandis que la vie et la vraie liberté sont des réalités. On ne doit donc pas sacrifier la vie et la liberté à la coalition artificielle appelée État, mais il faut, pour avoir une vraie vie et une vraie liberté, se débarrasser du fétiche-État et de la criminelle obéissance aux hommes qui en résulte.

La fin d'un monde. 1906. Conclusion. 256-258.

L'abolition de l'organisation des gouvernements, établis pour commettre des violences sur les hommes, n'entraînera après elle en aucune manière l'abolition de ce qu'il y a de bon et de sensé, et par conséquent de non violent dans les lois, dans la justice, dans la propriété, dans la protection des personnes, dans l'organisation des dépenses collectives, etc. Au contraire, l'absence du pouvoir grossier des gouvernements, qui n'ont pour but que de se soutenir eux-mêmes, coopérera à une organisation sociale plus sensée et plus équitable qui n'aura pas besoin de violence. Et la justice et les affaires publiques, et l'instruction du peuple, — tout cela existera dans la mesure qui est nécessaire aux peuples...

Mais lors même que l'on admet que des troubles et des collisions internes résulteraient de la suppression des gouvernements, la condition des peuples serait meilleure qu'elle ne l'est à présent. La condition des peuples est actuellement telle qu'il est difficile de se représenter qu'elle puisse empirer. Tous les peuples sont ruinés, et la ruine doit aller inévitablement en s'aggravant. Tous les hommes sont réduits en esclaves militaires et doivent à chaque moment attendre l'ordre d'aller tuer et d'être tués. Qu'y a-t-il à attendre encore? Que les peuples ruinés disparaissent par la famine? Cela commence déjà en Russie, en Italie et aux Indes. Ou qu'on prenne, outre les hommes, les femmes comme soldats?...

De sorte que, si même en effet l'absence de gouvernements signifiait l'anarchie dans le sens négatif et déréglé du mot (ce que cela ne signifie point) — même en ce cas aucun désordre dû à l'anarchie ne pourrait être pire que cette situation à laquelle les gouvernements ont déjà réduit leurs peuples et les réduisent de plus en plus.

Le patriotisme et le gouvernement. 1900. VIII. 34-35.

A la question : quelles seront les conséquences du refus d'obéissance au gouvernement? on peut répondre avec certitude : la violence qui oblige les hommes à faire la guerre et qui les prive du droit à la terre disparaîtra.

Les hommes, une fois libérés, n'étant plus en lutte entre eux, pouvant jouir du sol, dirigeant tous leurs efforts à lutter contre la nature et non contre leurs semblables, retourneront d'eux-mêmes au travail de la terre, si sain, si moral, si naturel, base de tous les travaux humains, et que seuls peuvent négliger ceux qui font de la violence le principe de leur vie.

La fin d'un monde. 1906. X. 215-216.

Ni les milliards de roubles, ni les millions de soldats, ni les institutions, ni les guerres, ni les révolutions ne feront jamais ce que peut faire un homme libre lorsqu'il exprime tout simplement ce qu'il croit juste, sans se laisser troubler par ce qui existe et par ce qu'on lui souffle.

L'esprit chrétien et le patriotisme. 1894. 166.

¹ Texte souligné par nous. *Les tablettes*.

Notice bibliographique

L'édition des œuvres en Russie, sous le régime tsariste, fut gravement mutilée par la censure. (L'ouvrage : *Le salut est en vous*, qui compte en français 380 pages et XII chapitres, comporte 50 pages et VI chapitres incomplets dans l'édition russe). — A côté des vingt volumes de l'édition russe, il existe une dizaine de volumes de textes interdits. L'œuvre a circulé en Russie, jusqu'à la révolution, sous la forme de copies manuscrites distribuées par la voie illégale. Une partie seulement de ces œuvres a été publiée en russe à l'étranger. Il faut ajouter qu'une partie considérable de l'œuvre de pensée de Tolstoy (*Journal intime* de 1846 à 1910 et la *Correspondance*) est encore à publier. — Une nouvelle édition intégrale de Tolstoy se prépare maintenant en Russie, par les soins de V. Tchertkow.

Les éditions européennes, particulièrement les éditions françaises, sont imparfaites quant à la traduction et à la diffusion. Des traductions diverses, dont certaines manquent de probité et de précision, en une langue française défectueuse, sous des titres et selon des classements arbitraires, en publications non coordonnées (brochures, volumes, chez des éditeurs différents), pour la plupart épuisées. L'édition générale Stock, entreprise par M. Bienstock et revue par Paul Birukoff, était la meilleure, bien qu'elle laissât encore à désirer quant à la valeur littéraire. Elle est interrompue à la moitié. L'œuvre religieuse et sociale de Tolstoy est donc encore à traduire en français. — Il vient de paraître récemment à Genève, chez l'éditeur Jeheber, une très bonne traduction du *Journal intime*, 1895-1899, dont nous parlerons dans le prochain fascicule des *tablettes*.

Traductions françaises utilisées

Ma religion (En quoi consiste ma foi¹) 1883, traduction prince Ourousoff, édition Fischbacher, Paris. — *Que devons-nous faire?* 1885, trad., Bienstock, éd. complète Stock, XXXIX. Paris. — *De la vie*, 1887, trad. Comtesse Tolstoy et Tastevin, éd. Marpon et Flammarion, Paris. — *Le salut est en vous* (Le royaume de Dieu est au dedans de vous), 1893, trad. Halperine Kaminsky, éd. Perrin, Paris. — *L'esprit chrétien et le patriotisme*, 1894, trad. J. Legras, éd. Perrin, Paris. — *Delenda Carthago est*, 1898, trad. Halperine, éd. Flammarion, Paris². — *Les deux guerres*, 1898, trad. Halperine, éd. Flammarion, Paris². — *La guerre au Transvaal* (Lettre au prince Volskonsky), 1899, trad. Halperine, éd. Flammarion². — *Journal intime*, 1895-1910, 1^{er} vol., trad. Natacha Rostowa et Marguerite Jean-Debrit, éd. Jeheber, Genève³. — *Le patriotisme et le gouvernement*, 1900, trad. Paul Birukoff, éd. Kundig, Genève. — *Réponse au Saint Synode*, 1901, trad. du « Temps », citée par R. Rolland dans la « Vie de Tolstoy ». — *Carnet du soldat*, 1902, nouvelle traduction. — *La guerre russo-japonaise* (Ressaissons-nous), 1904, trad. Halperine, éd. Flammarion, Paris. — *Guerre et révolution* (*La fin d'un monde*), 1906, trad. Halperine, éd. Fasquelle, Paris. — *Cycle de lectures*, 1906, trad. de l'allemand par Mlle S. D.⁴. — *Salut aux réfractaires*, 1909, trad. Paul Birukoff, revue l'« Essor », 1916. — *Lettre au Congrès de la paix*, 1910, trad. Paul Birukoff, revue « demain », Genève 1916.

Quelques ouvrages sociaux de Léon Tolstoy à lire en français

Ma religion, 1883. Fischbacher. — Stock.

De la vie, 1887. Marpon et Flammarion. — Stock.

Que devons-nous faire? 1885. Stock.

Le salut est en vous, 1893. Perrin.

Guerre et révolution, 1906. Fasquelle.

Sur la vie de Tolstoy :

Paul Birukoff, *Vie de Tolstoy*. Mercure de France.

Romain Rolland, *Vie des hommes illustres : Tolstoy*. Hachette.

Journal intime. 1895-1910 (1^{er} vol.). Jeheber.

¹ Nous mettons entre parenthèses le titre russe.

² Dans l'ouvrage : *La guerre russo-japonaise*.

³ Avec notes et commentaires de Paul Birukoff. Vient de paraître.

⁴ Inédit en français.

Tolstoy vivant en nous

Tolstoy était mort. Non pas seulement mort dans son corps, en 1910, dans son vieux corps de vie puissante et de grande âme passionnée ; — mort dans le monde, mort dans l'âme universelle qu'il nous avait laissée. Depuis trois années que s'entasse le charnier européen, que les gouvernants échafaudent les crimes, que les peuples tournoient dans une furieuse misère, — Tolstoy était mort. Bien des soirs, là-bas, aux hôpitaux, en pleurant sur un frère mort, sur la mort infâme de millions de frères, — on pleurait sur la disparition de Tolstoy. Lui, mort, et cette machine à massacrer sur le monde ! On pleurait sa vraie mort, puisque la guerre avait le monde.

Le pieux et tragique Tolstoy, la grande âme libératrice, le vieux messager de l'Amour ! Il est mort quatre années avant ce que sa voix annonçait : *le terrible massacre*. Mais aussi, il est mieux qu'il soit mort. Il est mieux qu'il n'ait pas vu cela, car l'horreur dépassa toutes les prophéties ; — il est mieux, surtout, que son âme de religion fraternelle n'ait pas fermé les yeux, à l'heure de la mort, sur un tel tableau du monde. Assez âpre avait été sa longue douleur, assez violent son combat, assez claire et pacifiée la lumière qui, sur les dernières années de sa vie, plana. Aujourd'hui, ô Père, c'est à nous de lutter pour l'âme divine de l'homme. C'est à nous de témoigner pour toi.

Je parle pour beaucoup d'âmes dans le monde, et je te dis : tu n'as pas cessé de vivre en nous. A travers l'océan de meurtres, de cupidités et de mensonges, dans l'enfer de la vengeance, notre cœur qui n'acceptait pas sentait en lui la force infinie de ton cœur. Et ton âme donnait à notre âme la lumière de vérité. Quand nous avons souffert le plus amèrement, quand nous avons chancelé sous les doutes, c'est en toi, en ta forte loi que nous avons retrouvé enfin l'espoir. La loi : *aime et sois libre dans la Raison, dans l'éternel Amour* ; — la vérité qui dans ce monde gagne une âme puis une autre âme, par un interminable chemin de sacrifices, jusqu'au jour futur, qui viendra peut-être, où elle affranchira le monde. La vérité des grands sages, — de la Chine religieuse à Jésus, de Socrate ou Marc-Aurèle à Spinoza et à Tolstoy, — qui revivait en toi, puissant paysan, Lev Nicolaïevitch, tandis que nos penseurs se carraient dans leurs dorures séniles et que l'Europe entassait ses canons et ses casernes. La vérité que tu jetas avec une mâle force à notre société mauvaise.

Dans l'épreuve de la guerre universelle, cette force née de toi nous a sauvés. Elle a tout détruit. Elle nous brûle. Nous avons rejeté toutes leurs idoles. Ils ne nous auront pas. C'est avec toi que nous cherchons et que nous trouvons notre éternel, pour lui donner notre vie.

* * *

Mais si cette guerre que Tolstoy avait prédite, qu'il voyait mûrir depuis vingt ans comme un abcès monstrueux, contre laquelle il éleva sa voix aimante, intrépide, — si la guerre l'avait trouvé vivant, quelle puissance il eût été contre elle ! Lui, l'homme qui ne renie pas son cœur (nous en sommes sûrs, le connaissant, et que les lâches se taisent !) quelle parole il eût fait entendre, parole de refus et de condamnation, parole comme un coup de fouet sur les maquignons du temple ! Quel guide pour les quelques hommes, perdus dans les peuples, qui malgré tout et contre tout, selon leurs pauvres forces, ont mené la lutte, *la guerre sainte, celle qui repose sur l'amour et la raison, la guerre contre la guerre*¹.

Même si le pouvoir l'avait cloîtré, même si certains de ses

proches avaient voulu étouffer sa voix¹, il aurait pourtant crié : *Je ne puis plus me taire !* comme jadis, devant la peine de mort. Et s'il avait parlé, il n'eût pas été possible à l'Europe de ne pas l'entendre. Même l'Europe des tranchées, des armées, des banques, des agences officielles de chantage et des académies de haine, — elle aurait dû l'entendre. Car il était dans le peuple d'Europe une lumière reconnue. Des hommes et des hommes, de tous les points de la terre, ont écouté Tolstoy. La voix du haut solitaire, elle a jailli, toujours la même et toujours nouvelle, avec une abondance de fleuve, jour après jour, pendant trente ans, pour condamner la société de meurtre qui triomphe aujourd'hui en vous tous, barbares. Et c'était la voix agissant par sa vertu seule ; il n'y a pas d'arme contre elle. — Vous auriez entendu, encore une fois, la voix. Elle eût trouvé ses accents les plus formidables. Ce chrétien unique, chrétien d'Évangile et de raison, qui avait horreur des églises, de toutes les églises, autant que des États, et qui plus encore qu'un chrétien fut une pensée libre ouverte à tous les souffles de l'univers infini — (ne savons-nous pas que, vers la fin de sa vie, il n'aimait pas être nommé : chrétien ?) — il eût été là-bas, dans la Russie esclave, le frère aîné et auguste de Romain Rolland, de la grande raison fraternelle d'occident, — dans le même combat, dans la même liberté, dans le même amour, contre le massacre des hommes. Leurs fois différentes se fussent rejointes. Et quelle n'eût pas été leur force, à eux deux !

* * *

Il renaît aujourd'hui. En nous et partout. Sous la violence à son comble, couve l'incendie de la libération. Voici maintenant que des milliers d'hommes en cortège, révolutionnaires et paysans, vont à Iasnaïa Poliana, et demandent à saluer le visage de l'Apôtre, annonciateur de la « grande révolution ». Quand le peuple de Russie se réveille de la léthargie, et tente de réveiller les autres peuples ses frères aussi serfs que lui, — à ce moment même, contre la violence de la guerre impie, et aussi, au-dessus de la violence des révolutions fatales, plane plus claire et plus libératrice que jamais la pensée tolstoyenne, la loi d'amour et de non-violence, réalisée par la conscience individuelle. Idéal lointain ? Qu'importe. Si nous voyons la vérité, nous ne pouvons pas ne pas marcher vers elle.

Le bien des hommes, c'est l'affranchissement de la violence, l'union humaine. Les actions que cette pensée nous impose, les voici clairement : refus, selon la conscience, de la violence sous toutes ses formes, — loi de l'État, service militaire, guerre ; capital et propriété ; refus de toutes les idolâtries, — patriotique, politique, sociale, morale, scientifique, religieuse. Lutte, par notre pensée et par notre art, contre l'hypocrisie et la violence. Vie fraternelle et saine avec tous, aussi libre que possible de l'autorité et de l'argent, pour un constant effort de perfectionnement moral intérieur. Quelque peine que cela nous coûte, ô frères, (il y aura de bien lourdes défaillances, — il y aura aussi de grandes joies) « *ce sont ces moyens simples, indiscutables, seuls obligatoires pour tous, qui vainquent et vaincront le monde* »².

P.-J. JOUVE.

¹ Comme cette Mme Kouzminsky, sa belle-sœur, qui publie dans la *Revue* de M. Finot (janvier 1917), à l'usage de la « culture » française, un article patriotique, mensonger, qui attente à la pensée de Tolstoy mort.

² Les deux guerres.

Un témoignage...

Un témoignage pour Tolstoy ? A l'heure même où vous me le demandez, et depuis tant de mois (*tant d'années*, hélas ! puisque voici *trois années*), quelle autre pensée a rempli ma vie, sinon celle du sublime vieillard ?

Une pensée de repentir, de contrition, ou de remords, d'abord et surtout. Je l'ai lu à vingt ans ; dès cet âge je lui avais voué toute ma tendresse d'homme ; et toutefois j'ai — comme d'autres qui ignoraient Tolstoy — consenti à porter les armes¹ à servir... la Haine.

Et maintenant puis-je jeter la pierre aux plus ensanglantés du sang d'autrui ? Si les circonstances eussent été autres pour moi, n'aurais-je pas *tué*, comme eux ? Ayant, moi comme eux, consenti à prendre les armes, ne suis-je pas aussi responsable de cette guerre que le plus infâme politicien, le plus fourbe, ou le plus niais, ou le plus inconscient des socialistes ou des chrétiens ?

Contre la guerre il n'est qu'une force souveraine : le serment de ne point porter les armes, de ne point tuer. La guerre est cette Idole que notre La Boétie, dans l'immortel *Contr' Un*, avait peinte sous des traits hideux : elle est l'Idole que nous façonnons de nos propres corps, et que notre propre âme anime de son souffle.

Quel autre témoignage donnerais-je qui soit plus sincère que celui-ci ? « Mon Père, mon Père, pourrais-je dire à Tolstoy, tu m'avais à temps dit la vérité ; et montré mon unique devoir d'homme. Et cependant j'ai été lâche. Et cette guerre est le châtiement de ma lâcheté ajoutée à la lâcheté de tous ceux qui, ayant, comme moi, connu par Toi l'indubitable Amour, cependant l'ont trahi. »

Je tâche au moins de prévenir mes fils. Ils sont bien jeunes encore : 8 ans et 3 ans à peine. Mais j'écris pour eux quand ils seront à même de me comprendre, un livre à la *mémoire de Tolstoy*, où j'évoque pour eux les vrais Hommes, les géants humains dont Tolstoy fut le plus proche de nous : Confucius, Çakia-Mouni, Socrate, Epictète, Shakspeare, Pascal, Spinoza, Whitman... Peut-être que, moins lâches que leur père, devant ces grands exemples, mes fils, eux, refuseront de servir la Haine...

8 juin 1917.

BRENN.

Ce que Tolstoy nous a révélé

Les actes individuels, comme les actes collectifs sont toujours des manifestations de la pensée. L'époque actuelle en est un exemple frappant :

Tant de sectes soi-disant religieuses, tant d'hommes soi-disant sages, tant de collectivités soi-disant désintéressées nous ont enseigné de tous temps qu'il est permis dans certains cas, qu'il est même légitime de haïr, de voler, de tuer, de condamner, de mentir, que tous ont fini par le croire, d'autant plus que ces autorisations étaient accompagnées de promesses tentatrices. Cette éducation systématique de la pensée dans le mal a porté ses fruits monstrueux : le monde entier se bat parce que nul, devant la guerre, n'a su trouver de principe absolu à opposer à la guerre.

Sachant les peuples affamés d'idéal, les gouvernements leur ont jeté en pâture de faux principes, des *mots*, destinés à remplacer les exigences éternelles de la conscience. On a crié chez les uns et chez les autres : « c'est pour notre existence, c'est pour le Droit, pour la Justice, pour la Liberté... »

oubliant que l'existence d'autrui doit nous être aussi précieuse que la nôtre ; que le seul droit que nous ayions est de faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait et de ne pas leur faire ce que nous ne voudrions pas subir nous-mêmes ; que la seule justice que nous soyions autorisés à exercer est l'amour du prochain, l'amour de l'ennemi ; et que la seule liberté que nous ayions mission de servir est la liberté de conscience car elle est la source de toutes les autres.

Aux programmes menteurs qui leur étaient proposés, les peuples ne se sont pas récréés parce qu'ils n'avaient pas dans leur pensée la loi morale précise qui répond à toutes les perplexités.

Trouverons-nous cette loi dans les codes des diverses races ? Ces codes eux-mêmes, de quoi s'inspirent-ils ? d'une morale altruiste élémentaire, mais si profondément enfouie sous le verbiage qui permet aux avocats des plus mauvaises causes de se tirer victorieusement d'affaire, qu'il ne me paraît pas possible que cette loi-là ait jamais entraîné quelqu'un dans le bien par un mobile plus élevé que celui de la peur ou de l'intérêt. Trouve-t-on cette loi morale dans les religions ? Les religions, hélas, telles que les enseignent les hommes sont aussi masquées par les lèpres de la parole, de la doctrine, de l'interprétation à deux faces, du malfaisant sophisme, qui autorise l'exégète le plus menteur et le prêtre le plus corrompu à faire figure d'honnête homme. Devons-nous chercher cette loi dans nos instincts, dans nos passions ? Si nous sommes clairvoyants nous aurons depuis longtemps reconnu que tout notre malheur, que tout le mal du monde est *créé* par nos passions, par nos sens, par nos « six sens » comme dit Tolstoy. qui nous trompent toutes les fois que nous les écoutons, en nous faisant prendre pour la Réalité ce qui n'est qu'image fugitive, projection de notre conscience, et qui nous jettent dans le malheur en nous faisant oublier que la seule réalité immuable et éternelle est celle de l'esprit. Toutes les apparences qui retiennent habituellement notre attention, passent ; l'Amour, le Bien, demeurent, toujours pareils à eux-mêmes.

Cette loi de l'amour, que nous trouverions écrite en chacun de nous dans toute son intégralité, si nous arrivions à nous abstraire de notre fausse éducation, de nos fausses croyances, de nos fausses religions, qui obstruent la clarté de notre vision intérieure, — cette loi, nous la trouvons enseignée et démontrée dans son adorable simplicité au cours des Evangiles.

Mais pourquoi a-t-on rejeté les Evangiles, s'en est-on moqué ? Parce qu'ils se sont trouvés inopérants. Et pourquoi se sont-ils trouvés inopérants, sinon parce qu'ils furent maquillés par les hommes, qui dès notre plus tendre enfance se sont acharnés à nous persuader que ces livres ne veulent pas dire ce qu'ils disent réellement. Mais nombreux aujourd'hui sont ceux qui ne sont plus convaincus de ce mensonge, et il faut s'en réjouir. Cependant, parmi ces révoltés, combien ont le courage de remonter à la source et de lire la loi qui les libérera s'ils oublient pour pouvoir la comprendre, toute les fausses doctrines ?

Le solitaire de Iasnaïa l'a fait. Il nous a rouvert les Evangiles ; il a eu le courage de chasser les vendeurs du temple, de balayer de l'atmosphère tous ceux qui exploitaient à leur profit les éternelles paroles du Christ ; il a eu le courage de proclamer qu'elles veulent dire ce qu'elles disent et rien d'autre et rien de moins et sans aucune restriction ; il a eu le courage de proclamer l'absolu du « Tu ne tueras point », et la nécessité d'accomplir l'ordre d'aimer ses ennemis. Des fous prétendent qu'il n'aurait pas maintenu ses exigences dans la guerre actuelle : les gens qui disent cela jugent d'après ce qu'ils font eux-mêmes, habitués qu'ils sont à baser leurs principes sur les circonstances. Tolstoy est d'une autre essence : c'est de sa grande âme que dérivait son action, *malgré* les circonstances. Il n'était pas un esclave des choses

mais un esclave de l'esprit ; il savait que l'un domine l'autre ; vers la fin de sa vie, il eut peu à peu l'intuition de la toute-puissance de l'esprit sur les illusions de nos sens — illusions qui constituent la seule connaissance que nous ayons du « non-moi » et que nous appelons la matière.

Ce n'est pas un tel homme qui dira : « Aujourd'hui je pense cela parce que cela m'est commode et demain je penserai le contraire parce que les circonstances auront changé.

Sa pensée est éternelle parce qu'elle se base sur le bien absolu et non sur le sable mouvant des possibilités humaines. Ces possibilités, du reste, suivent l'aimant de la pensée : si la pensée est haute, les possibilités augmentent proportionnellement en puissance, si la pensée est basse, c'est l'amorphie du début de cette guerre.

Ce qui fait de Tolstoy un des plus grands serviteurs de l'humanité, c'est qu'il guide notre pensée dans les sphères les plus élevées du spiritualisme, seule voie du perfectionnement individuel qui, à son tour, peut seul nous promettre un monde meilleur.

MARGUERITE JEAN-DEBRIT.

Tolstoy éducateur

Comme Léonard de Vinci, qui fut au besoin ingénieur et constructeur de ponts, comme Goethe, qui apporta dans les sciences naturelles des vues nouvelles et fécondes, Tolstoy nous présente le spectacle d'un très grand artiste qui est en même temps un esprit singulièrement précis, méthodique, scientifique, et qui renouvelle avec une maîtrise surprenante des domaines intellectuels où il semble ne se mouvoir qu'en se jouant, entre temps, et où cependant il a tôt fait de rivaliser avec les spécialistes du domaine. Cet aspect de Tolstoy est trop ignoré, nous étant volontiers voilé par ce qu'il y a de spontané, de primitif, d'orageux et de tragique dans cette âme et dans cette vie.

Où apparaît le mieux, je crois, cet esprit de méthode, c'est lorsque Tolstoy se manifeste éducateur. Car la pédagogie fut une des occupations de sa vie, depuis la jeunesse jusqu'aux derniers jours. C'est en 1849 que Tolstoy ouvrit une école et c'est sur le terrain de l'éducation, que sa vie a peut-être manifesté la plus complète unité. Tandis qu'en fait d'art et de philosophie, il vint un jour où il dut brûler ce qu'il avait adoré, ses idées éducatives, elles, ont peu varié dans leur principe. Elles ont subi l'évolution d'un développement continu, non la révolution d'une crise.

Cela vient sans doute de ce fait : C'est dans ses idées éducatives que Tolstoy prit le plus tôt conscience de lui-même. C'est dans ce domaine que lui apparut d'abord la nécessité de l'amour, de la liberté, de la non-violence, la fausseté de l'ordre extérieur, mécanique, imposé du dehors et par autorité, et le besoin d'un ordre profond, intérieur et vivant, qui, sous son apparence extérieure de désordre, est le seul ordre véritable. Les idées sociales du Tolstoy d'après la crise ne sont que la généralisation à la vie de l'adulte, des idées qu'il avait toujours professées à l'égard de la vie de l'enfant.

* * *

Aussi bien, ces idées éducatives — et les idées de Tolstoy en général — ne sont pas indépendantes de la vie. Chez ce psychologue extraordinaire, chez ce grand connaisseur de l'homme et de l'enfant, tout est terriblement réaliste, le roman et la théorie. Ses idées sont la conclusion naturelle de son observation aiguë, pénétrante, de la vie. Affirmer, avec nombre de critiques et de philosophes, que Tolstoy est un

incomparable romancier, parce qu'il connaît mieux que personne la nature humaine, et que d'autre part Tolstoy moraliste est un utopiste, c'est-à-dire échafaude un idéal digne de faire sourire quiconque connaît la nature humaine, cela est d'une inconséquence criante.

Dans le domaine éducatif, par exemple, il est frappant de constater comme la théorie découle directement de l'expérience.

Tolstoy connaît l'enfant. C'est par la description de la vie intérieure de l'enfant que son génie littéraire est tout d'abord attiré. Ses nouvelles : « Enfance », « Adolescence », sont ses premières œuvres. Œuvres du reste autobiographiques, où cet homme, habitué depuis toujours à l'analyse de lui-même, évoque avec une précision merveilleuse, les menues impressions, oubliées, refoulées chez la plupart d'entre nous. Il lui suffit de se souvenir, et il sait que l'enfant est un être dont la vie intérieure est très riche, très nuancée, très fragile et susceptible aussi. Il sait, comme George Eliot, que cet « âge heureux » est souvent un âge de tortures morales indicibles, comme nous n'en connaissons plus, où tout semble sombrer autour de nous ; il se rappelle les effusions, les tendresses ir-réouvrables, et comme les adultes, par une incompréhension absolue de l'âme enfantine, figent ces effusions et ces tendresses.

Et sachant cela, toujours autour de lui, il étudiera l'enfant comme une personne ; les enfants qui paraîtront dans ses œuvres ne seront pas de simples figurants ; leurs âmes seront fouillées comme celles des adultes.

* * *

Tolstoy, du reste, se voua lui-même à l'enseignement, et fidèle au précepte *Discat a puero magister* — il ne cessa d'étudier l'enfant à travers ses élèves, certain que l'éducation courante est aprioriste, et qu'une éducation expérimentale doit être inaugurée. L'école, pour lui, doit être en même temps « un laboratoire » de psychologie enfantine.

Ainsi, tout en subissant des influences extérieures : celles de Rousseau, de Froebel dont il connut le frère, de Disterveg, — Tolstoy s'en réfère avant tout à l'expérience directe de l'éducateur. Ses maîtres en matière de pédagogie étant des apôtres de la liberté, il ne pouvait du reste être fidèle à leur esprit qu'en refusant d'accepter leur autorité personnelle, comme la scolastique accepta celle d'Aristote. Et, en définitive, son seul maître c'est l'expérience, la vision directe et judicieuse de la vie.

L'école de Iasnaïa Poliana, où, aidé de quelques instituteurs, il s'occupait lui-même des enfants des paysans, évolua comme un organisme vivant.

En général, Tolstoy fut amené à introduire dans l'école une liberté croissante, à proscrire de plus en plus complètement le principe des punitions, enfin à placer davantage l'enfant dans les conditions de la vie concrète, par exemple, éviter l'interrogation isolée, à heure fixe, mais laisser l'enfant raconter le récit du maître au moment où il en éprouverait le besoin ou la facilité, comme aussi substituer à l'émulation extérieure, légale, des places et des notes, l'émulation vivante du travail collectif. Il proclama aussi la valeur éducative des jeux, qui, s'ils sont proscrits de l'école et relégués dans la « récréation » ou à la maison, entraînent avec eux la vie, et ne laissent dans l'école qu'un mécanisme mort.

Il faut se représenter Tolstoy, par les soirs d'hiver, dans la petite école d'Iasnaïa Poliana, lorsque le jour décliné ne permet plus les occupations des yeux, et qu'il raconte aux enfants l'histoire sainte où un conte historique : Les petits moujiks sont groupés à leur guise sur les bancs, sur les tables, sur les rebords des fenêtres, les filles réunies ensemble dans un coin, un petit original accroupi sous la chaise du maître qu'ils aiment tous. Ils ont joué, bavardé, mais l'ordre se rétablit de

lui-même, sans contrainte, et tous les yeux émus se suspendent aux paroles du conteur. Il est ému lui-même à voir briller ces yeux dans l'ombre grandissante. Et quand le récit est fini, tous veulent raconter à leur tour ; ils n'ont pas perdu un seul mot.

Mais il faut lire les articles pédagogiques de la revue d'Iasnaïa Poliana pour comprendre la clarté, la méthode, la logique, avec lesquelles Tolstoy discute les résultats de l'expérience ou critique les théories ou les projets de loi sur l'instruction. Ces articles demeurent des chefs-d'œuvre du genre.

Après la crise religieuse, Tolstoy n'eut pas de peine à intégrer dans sa conception sociale ses idées éducatives. Il attachait même à l'éducation une importance plus grande que jamais : car c'est par elle qu'il entrevoyait la possibilité de la grande réforme sociale. C'est en commençant par l'enfant, que l'on pouvait réaliser une société nouvelle sur les bases de l'amour et de la non-violence. Tolstoy, dans les dernières années, recevait chez lui des enfants et les instruisait, n'abandonnant ainsi jamais la pratique, l'observation réaliste, qui demeura toujours pour lui la base de toute théorie : et en même temps, il n'abandonnait pas l'exposé théorique des résultats de son expérience, et il écrivit à ce moment sur l'éducation de nombreuses lettres, qui sont parmi les plus précieuses de ses lettres de direction.

Ainsi Tolstoy est un grand éducateur. Il aimait cette tâche, il y croyait, il en attendait beaucoup. Et lorsque, troublé par la conscience toujours scrupuleuse, mécontente de soi, de l'apôtre, son ami M. Paul Birukoff lui demanda : « N'avez-vous jamais, dans votre vie, éprouvé un instant de plein contentement ? — Oui, répondit Tolstoy, quand je me suis occupé des enfants. »

CHARLES BAUDOUIN.

Les " quatre vingts " ...

Tolstoy a dit : « Il n'y a point de secte ni d'enseignement tolstoyen ; il n'y a qu'un seul et unique enseignement, celui de la vérité, enseignement universel et éternel, si nettement exposé, aussi bien pour moi que pour les autres, dans les Evangiles »...

Cependant on les appelle tolstoyens ces gens étranges qui refusent de tremper leurs mains dans le sang, qui obéissent au commandement impératif : « tu ne tueras point », qui suivent sans restriction l'enseignement de Celui qui a ordonné d'aimer son ennemi comme son prochain... On les appelle tolstoyens, on les traite d'utopistes, d'illuminés, d'hommes dangereux pour le salut public, on trouve tout naturel de les châtier sévèrement afin d'ôter l'envie à d'autres de les imiter, on les bafoue, on les conspuent... et on refuse carrément de voir en eux les martyrs chrétiens du XX^e siècle...

Mais il n'y a pas de tolstoyens, il y a tout simplement des hommes qui préfèrent le martyre plutôt que d'agir contre la conscience. Et la conscience de ces hommes ne leur permet pas de participer au crime de la guerre, ne leur permet pas de répandre le sang du prochain.

Si Tolstoy a exposé avec une clarté et une véhémence qui lui sont propres la doctrine chrétienne de la non-résistance au mal par la violence, il n'a été ni le premier, ni le seul à le prêcher. De nombreuses sectes en Russie, en Amérique, en Allemagne et en Angleterre vivaient avant lui conformément à cette doctrine, sans parler de cas individuels à toute époque et à tout âge.

Ils sont donc très nombreux actuellement dans tous les pays belligérants ceux qui purgent leur peine dans les cachots pour avoir refusé de porter les armes. Et ils ont bien plus

d'adeptes qu'on ne le pense au sein même des peuples condamnés au silence par la censure et la terreur de la guerre. Mais en Russie où la révolution a rendu la parole au peuple, il n'y aura plus de victimes des fausses doctrines érigées en idoles. Seul de tous les peuples en guerre, le peuple russe ose parler, ose dire ce qu'il pense, ce qu'il sent, ce qu'il désire.

Extraordinaire révolution ! La joie de recouvrer une liberté ardemment désirée a dissout tout sentiment de haine et de vengeance... Un immense flot d'amour et de pitié envahit les cœurs... Plus d'hypocrisie conventionnelle, plus de haine et d'injustice imposées par la guerre au nom « du droit et de la justice »... Plus de sophismes et de paradoxes, plus de notions surannées et néfastes... Plus de mensonges...

La joie de savoir toute une nation réveillée de la torpeur léthargique qui pèse depuis trois ans sur l'humanité...

La joie surtout d'espérer qu'un peuple affranchi lui-même du joug sonnera l'alarme pour les autres peuples-frères, devant l'ennemi commun : le mensonge...

La joie enfin de voir que la grande œuvre de Tolstoy porte maintenant ses fruits, que le peuple russe ne veut pas la guerre et qu'il saura la combattre par d'autres moyens que les armes, car celui qui tire l'épée périra par l'épée...

Du dernier qu'il était dans l'esclavage, le peuple russe libre sera le premier parce qu'il aura sacrifié la cause nationale à la cause de l'humanité... et l'ayant sacrifiée il l'aura sauvée...

* * *

Dans une lettre émouvante, la femme de W.-G. Tchertkof, ami, disciple et légataire spirituel des éditions de Tolstoy, raconte quelques détails sur ces martyrs du XX^e siècle, qu'on appelle tolstoyens et qui, en Russie, grâce à la révolution, ont été délivrés des prisons.

Ils étaient quatre vingts, condamnés aux travaux forcés ou à la détention dans les forteresses. On les gardait provisoirement dans les prisons de Moscou avant de leur faire prendre le chemin de Sibérie... Ils furent jugés par la cour d'appel, survivance du régime antérieur aux réformes juridiques d'Alexandre II, et rétablie par le ministre de justice Stcheglovitch (actuellement détenu dans la forteresse Pierre et Paul) pour juger les criminels politiques. Ce tribunal illégal, où les jurés sont remplacés par quelques juges élus selon les castes, principalement parmi des bureaucrates insensibles à tout sentiment humain, était connu pour sa cruauté. Les tribunaux militaires étaient doux et cléments à côté de cette organisation.

Condamnés comme de simples criminels, les tolstoyens furent incarcérés avec les forçats. La foule révolutionnaire qui le 14 mars prit d'assaut les prisons russes ne sut où les retrouver. Alors que les prisonniers politiques étaient déjà en liberté, il fallut remplir toutes sortes de formalités pour délivrer les tolstoyens et les rendre à leurs nombreux amis.

Sortis de réclusion, malades, faibles, dépourvus de tout, ils ont été hébergés, soignés, vêtus, placés dans des hôpitaux et des sanatoria. Les amis qui les recueillaient au sortir des prisons, au local de la « soupe populaire végétarienne », pleuraient de joie, d'attendrissement, et surtout de profonde pitié à la vue de ces malheureuses loques humaines, victimes de l'aveuglement de ceux qui avaient agi envers eux comme avaient agi à l'égard des martyrs chrétiens les païens de la Rome antique. Beaucoup d'entre eux sont atteints de maladies incurables, suites des privations, des souffrances et des mauvais traitements...

La première délivrée fut Olga Wassiliéwna Zawaliéwska, écrit Mme Tchertkova. Elle fut relâchée par la foule car quelqu'un qui savait où elle se trouvait, souffla son nom au « commissaire » du nouveau gouvernement qui ouvrait, entouré du peuple, les portes de la prison Boutirky.

Olga Wassiliéwna a vingt-huit ans, mais elle paraît plus

âgée, sa figure maigre et vieillote, au teint jaune, reflète cependant une grande beauté, la beauté de son âme toute faite d'amour et d'abnégation, de patience et de fermeté. Elle ne s'est jamais départie de son calme, de sa sérénité ; de sa prison elle écrivait même des lettres pleines d'humour et de joie de vivre. Olga Wassiliowna était condamnée à deux ans de forteresse et neuf mois de prison préventive pour avoir plaidé, auprès des autorités de Toula, la cause de ses amis Makovitsky et Boulgakof arrêtés à Iasnaïa Poliana en automne 1914. Ayant rédigé et signé avec de nombreux adeptes de leurs idées un appel contre la guerre, commençant par ces mots : « Ressaisissez-vous, hommes-frères »... Makowitsky, Boulgakof, Tregoubof et leurs amis au nombre de vingt-cinq avaient été traduits en justice, mais ils furent acquittés au cours du fameux procès de Moscou en avril 1916 : leur intention de répandre l'appel n'ayant pas été réalisée, la loi ne les a pas punis. Cependant Olga Wassiliowna, qui n'avait pas signé l'appel « criminel » n'a pas échappé à la persécution car la police perquisitionnant chez elle, trouva trois exemplaires de *Christianisme et Patriotisme* de Tolstoy, ouvrage remarquable où le maître s'élève avec une force véhémence contre l'hypocrisie des alliances politiques entre gouvernements.

Ilya Yarkof, condamné à dix ans de travaux forcés pour refus de servir a traîné dans diverses prisons, en dernier lieu dans celle de Boutirky où il fut enfermé un an et demi. C'est un tout jeune homme, profondément pieux et grave.

Jean Kojanof, ancien garçon de restaurant, gai comme un pinson malgré une tuberculose des poumons et des intestins, contractée dans son cachot, n'a pu qu'a grand' peine gagner la maison des Tchertkof.

« Quand il entra chez nous, écrit Mme Tchertkova, nous nous sommes embrassés et nous nous sommes mis à pleurer de joie et de pitié. Il est dans un état lamentable : les supplices endurés l'ont perdu ; que Dieu pardonne à ses bourreaux, qui ne savaient ce qu'ils faisaient... »

Kojanof est à peine lettré, quoique très intelligent et plein d'esprit. Ses jours sont comptés, mais il ne perd pas courage.

« Ils sont maintenant déjà quarante-cinq en liberté, — continue Mme Tchertkova, je les ai tous vus. Ah ! si vous aviez pu les voir aussi, ces gens remarquables... Un membre du comité qui s'est formé pour libérer les détenus politiques, vient de téléphoner à mon mari. (C'est un militaire, inconnu.) Il tenait à lui dire combien il était heureux d'avoir eu l'honneur de libérer des gens aussi étonnants que les tolstoyens. Il leur a parlé, les a interrogés et en a été tout ému. Il fut particulièrement frappé par Kojanof... Hier est arrivé notre ami Serioja Boulguine. Il était sur le point d'être expédié en Sibérie au moment où la révolution a éclaté. Sans un fort mal de dents, la révolution l'aurait surpris déjà en route ».

Serioja avait été incarcéré à Toula avec des ouvriers socialistes qu'il chercha à influencer dans un sens religieux. Ayant gagné leur estime, il leur parla longuement, essayant de se placer à leur point de vue, s'adaptant à leur langage. Ces socialistes lui demandèrent d'exposer ses idées par écrit, ce qu'il a fait. Sorti de prison, Serioja a assisté à tous les meetings socialistes des ouvriers de Toula où ils sont cent mille environ...

* * *

Ainsi rendus à la liberté, ces « quatre vingts » continueront leur œuvre d'amour. Quelle que soit leur étiquette : tolstoyens ou chrétiens, ils sont avant tout des hommes, mais des hommes dans le sens le plus élevé de ce mot, des hommes qui savent démontrer toute la force d'une seule conscience libre.

Et s'ils sont Russes, c'est encore dans le sens exprimé par Dostoïewsky lorsqu'il dit :

« Pour devenir un vrai Russe il faut être frère de tous les hommes ».

NATACHA ROSTOWA.

La bête

Nous y voilà !... Il n'y avait plus moyen d'éviter cela. Nous pataugeons en plein crime. Les hommes engagés sur la pente dangereuse n'ont pas voulu l'entendre lorsque tu leur criais : « casse-cou ! » Et c'est depuis trois ans la lutte impitoyable entre le struggle for life à gueule de tank et la réalpolitik à gueule de 420 !

Il n'y avait plus moyen d'éviter cela !... Fatalité alors ? Certainement. Non pas selon des lois occultes qui régiraient l'univers, mais en raison du chemin pris qui, dans la nuit où nous étions, conduisait au gouffre.

C'est en somme ceci. Fascination de la Force, matérialisme. Pas d'yeux levés vers le ciel. « Les étoiles sont éteintes » ! Rien que l'intérêt pour guider l'homme dans la vie. Il se soumet, consent, sanctionne, s'efface afin que cet intérêt soit sauvegardé. Il sait bien que la route de la convoitise est rude. Et cependant il en accepte les fatigues, ne faisant toujours que camper, additionnant les étapes, pourvu que chacune d'elles multiplie le profit. Mais cette route est toute tracée et c'est là l'essentiel pour l'homme, jouet docile des forces extérieures auxquelles il s'est abandonné. Pas d'intervention de son être véritable qui est esprit et possède en lui la loi morale seule capable de l'affranchir des contingences, de lui indiquer, d'éclairer sa voie. Le monde pâtit aujourd'hui de cette abdication de l'être. C'est la bête qui est maîtresse de l'homme !

* * *

Tolstoy !... Dans le sillage de ta pensée trouant de lumière les ténèbres, nous avons reconnu nos meilleures vérités. Et nous ne nous laisserons pas dominer par la bête avide, servile ou féroce.

Ni la bête avide :

Simple de mœurs, de goûts sains et libres de convoitise, nous n'irons pas grossir la cohue des gens attirés par l'appât du lucre. Nous ne participerons pas à la curée lorsque se disputera quelque butin. Réduire nos besoins, nous évader de la fausse civilisation afin d'assurer notre indépendance morale, voilà ce que nous voulons réaliser. Nous faisons peu de cas de commodités qu'il faut payer d'un lourd asservissement et d'une complicité permanente.

Ni la bête servile :

Hommes de dignité et de conscience, nous nous refuserons à servir le mal.

Il faut des armées à notre société cupide, comme il faut des serres aux rapaces. Mais les soldats ne se recrutent pas parmi les hommes. Nous ne sommes pas de ceux qu'on dresse. La préparation au meurtre aura lieu sans nous, de même la défense du Droit et du Commerce.

Ni la bête féroce :

Nous qui avons éprouvé la misère, subi l'injustice, connu la méchanceté des hommes, nous ne songeons pas à la vengeance. La violence n'a aucune vertu réformatrice. Ce qui est mal ne sera pas converti par elle en bien. Elle n'a pas de signification différente à être employée par les uns ou par les autres. Le bien doit être manifesté directement. Il faut que la victime se refuse une fois pour toutes à exercer des représailles ; tant que l'on se renverra la violence de l'un à l'autre, comme une balle deux joueurs acharnés, le mal ne prendra pas fin.

Ce sera notre plus belle victoire d'avoir compris cela.

La bête ne nous aura pas !

CLAUDE LE MAGUET.

Le pèlerinage à Iasnaïa Poliana

Du quotidien russe *Outro Rossii* :

Dans l'après midi du 18/5 mars, une foule énorme de paysans, de soldats et d'ouvriers, avec des drapeaux rouges, se dirigea vers la maison de Iasnaïa Poliana.

Voici ce que raconte M. Sériogea Popov, célèbre par le procès tolstoyen au tribunal militaire, qui était venu passer quelques jours chez Sophia Andreïevna :

S'étant approchée de la maison avec des cris « hurrah ! », la foule envoya une délégation qui vint saluer Sophia Andreïevna et nous au nom du peuple russe, et lui demanda de se montrer à la foule avec le portrait de Léon Nicolaïevitch.

Je pris un grand portrait de Tolstoy et le sortis devant la foule. Sophia Andreïevna apparut tout de suite après. Quand le peuple aperçut le portrait, des cris retentirent ! « A genoux », et toute la foule se mit à genoux. Beaucoup d'hommes avaient les yeux remplis de larmes et la foule agenouillée chantait : *Vous êtes tombés victimes dans la lutte fatale*¹ et beaucoup d'autres chants.

Ensuite, Sophia Andreïevna prit la parole. Après avoir remercié le peuple de sa venue, elle exprima le vœu que cette

liberté *extérieure*, comme disait Léon Nicolaïevitch, fût employée par le peuple non à faire le mal et la violence, mais à s'aimer et à faire le bien. Le peuple la remercia et après avoir chanté encore quelques hymnes, la foule se mit en marche vers la tombe de Léon Nicolaïevitch.

Le chemin et la tombe étaient couverts d'une neige profonde. Mais le peuple, enfonçant dans la neige jusqu'au cou, se fraya un chemin. Les esprits étaient tellement excités que le froid tranchant, le vent terrible et la haute neige étaient supportés avec joie. J'apportai le portrait de Léon Nicolaïevitch sur la tombe... On chanta encore la *Mémoire éternelle*², au champion de la vérité divine, de la lumière et de la liberté. Après quoi la foule se dirigea de nouveau vers la maison de Léon Nicolaïevitch et demanda des brochures sur la liberté, sur sa liberté.

Nous n'avons malheureusement rien pu trouver là qui réponde à cette demande. Seule Sophia Andreïevna eut la chance de découvrir chez elle quelques petits livres avec la description de Iasnaïa Poliana ; cinquante exemplaires furent immédiatement achetés par le peuple tandis que Tatiana Lvovna distribuait aux ouvriers le *Chemin de la vie* de Léon Nicolaïevitch.

Ensuite la foule commença à se disperser...

(Communiqué et traduit par M. Joseph Chapiro).

¹ Marche funèbre révolutionnaire russe.

² Autre chant révolutionnaire.



Il a été tiré de ce fascicule 50 exemplaires sur hollande Van Gelder.